

Écrit en 2001-2005



L'Île du Diable

Miruna Tarcau

TABLE DES MATIÈRES

	PRÉFACE
I	Rencontre
II	Rendez-vous
III	Recherches
IV	L'invitation
1	L'Île du Diable
2	Nuit d'accusations
3	Premier rêve
4	Premier jour
5	La découverte
6	Les crêpes
7	Antonia
8	Victoria
9	Gabriela
10	La bibliothèque
11	Deuxième rêve
12	Deuxième jour
13	Alexandre
14	La fouille des valises
15	Dîner
16	Le temple d'Amon Rê
17	Émeline et Benjamin
18	Troisième rêve
19	Troisième jour
20	La Salle de Jeu
21	Les bois
22	Plan A
23	Quatrième jour
24	L'attente

25	Plan B
26	Cinquième jour
27	L'enquête reprend
28	Révélations
29	Réveil
30	Excursion de nuit
31	Sixième jour
32	La chute des Wilberg
33	Le Salon des Contemplations
34	De mauvais draps
35	Procès verbal
36	Deux frères
37	L'État du Diable
38	Dernier repas
39	Le septième jour
40	Bryan
41	La Salle d'Armes
42	Le témoignage d'Albert
43	Liv Wood
	POSTFACE
I	L'héritière

PRÉFACE I

Rencontre

Vendredi 13 Octobre 2001. 13h35. Bureau d'investigation du DCPJ (Département Central de Police Judiciaire) local de Rouen, Haute-Normandie, France.

Bryan sort somnolent de son bureau dans la pièce centrale du poste, la cravate un peu défaits et la blouse à moitié sortie du pantalon, après plusieurs heures de recherche.

L'heure du lunch. Contrairement à son attente, la plupart de ses collègues de travail sont encore là, un certain nombre attroupé devant l'entrée.

Un café à la main, il approche du centre d'intérêt.

« Qu'est-ce qui se passe?, demande-t-il à Robert Teno, un agent dans la trentaine.

-Une visite. Notre chère Saphira revient nous voir.

-Qui?

-La petite-nièce du commissaire en chef. Une richarde qui se croit tout permis... et avec un caractère de cochon!

-Tu ne l'aimes pas trop à ce que je vois... »

Pour toute réponse, il pousse un soupir étouffé.

« Et pourquoi vient-elle ici?

-Elle quête des petites faveurs de chacun de nous. Accéder à l'ordinateur de recherche, fouiller dans des dossiers permanents, des choses comme ça... Elle nous fait ça au moins une fois par mois.

-Et vous la laissez faire ?!

-Bruce, le monde n'est pas fait de petits fadets et de fées clochettes.

-Mais c'est de la corruption!

-Tu verras, tu vas bientôt perdre ton sens naïf de la justice, comme tous les autres petits étudiants tout juste gradués. Ça va te paraître normal, et tu vas peut-être même te mettre à faire comme eux.

-Tu ne l'as pas entièrement perdu j'ai l'impression.

-J'ai mes valeurs morales. Mais je ne suis pas le seul : personne n'a jamais osé la mettre en-dedans. À la fortune qu'elle a, elle pourrait carrément diriger le pays! Et en plus, elle a des contacts; aussitôt mise en prison, elle en serait ressortie par tel ou tel ami ou membre richissime de sa famille. On peut pas faire grand-chose.

-C'est ce qu'on va voir. »

Il approche un peu plus de l'attroupement, et parmi le groupe il peut distinguer une silhouette féminine vêtue d'une longue robe noire. Il la suppose être Saphira.

En s'asseyant près d'un bureau, il s'allume une cigarette pour mieux l'analyser. Malgré la foule, il remarque quelques détails sur elle qui retiennent son attention. Parmi ceux-ci, son étonnante coiffure composée de longues boucles regroupées en boudins et retenus par le haut de sa tête, sa belle robe longue traînante en riches matériaux, assez simple avec quelques fils de cuir enroulés à la taille, et son maquillage accentué dans les tons gothiques. On aurait dit qu'elle sort tout droit d'un film d'époque.

En quelques minutes, la fumée emplit la pièce et forme une atmosphère lourde grisâtre. La jeune femme tourne enfin la tête vers lui et retient son regard.

Étonnamment, elle quitte le groupe sans un mot et se dirige vers le jeune policier.

Durant un moment, il ne sait plus quoi faire. Elle approche lentement de lui sans quitter ses yeux de ceux de Bryan. Lentement, elle s'assoit sur ses genoux, approche son visage du sien. Bryan reste paralysé. Doucement, elle lui retire sa cigarette de sa main et l'écrase dans un cendrier.

Elle lui souffle : « Je n'aime pas la fumée. »

Puis, elle se lève avec une belle ondulation de tout le corps qui laisse quelques-unes de ses mèches glisser sur son visage, et lui tourne le dos pour retourner à son groupe.

Bryan, bouche bée, se tourne vers Robert, un dossier à la main, qui de l'autre main fait semblant de l'étrangler, puis secoue la tête. Il lui souffle :

« Un vrai cochon! »

Puis il tourne à nouveau son regard vers Saphira. Celle-ci rit maintenant à une blague de l'un de policiers. Celui-ci lui remet une clé et elle lui chuchote quelque chose à l'oreille. Puis elle se dirige vers un bureau et s'enferme dedans.

Bryan se dit mentalement qu'il va prendre ça comme une affaire personnelle. Il sort en hâte du bureau, achète rapidement un sandwich au fast-food d'à côté et retourne au poste en espérant qu'elle y est toujours. Rassuré, il s'assoit à un bureau et mange tranquillement. Puis, il recommence ses recherches tout en vérifiant de temps à autre si elle est toujours là. Après plusieurs heures, Robert, revenant dans la pièce lui demande :

« Qu'est-ce que tu fais encore là? »

-J'attends. J'ai décidé de changer de tactique.

-À ta place, j'oublierai tout et je rentrerai tranquillement chez moi sans une affaire de plus à traiter. Ne te mets pas dans de la merde pour rien.

-Je sais ce que je fais. »

Haussant les épaules, il prend son pardessus accroché près de la porte et quitte le travail. Lentement, à mesure que l'heure tourne, les agents rentrent un à un chez eux, laissant bientôt Bryan seul dans la pièce. La dernière, Joséphine Vidal, lui dit en partant :

« Ferme les lumières derrière toi. Et tente de partir avant le concierge! »

La porte se ferme. Un silence pesant envahit la pièce. Soudain, Bryan se demande pourquoi il reste. Se sentant un peu seul, il se verse une tasse de café en se disant qu'il ne resterait pas plus d'une heure. Deux heures plus tard, le concierge lui avertit de bien fermer la porte en sortant, elle se verrouillera automatiquement. Une heure de plus passe, et finalement, vers 21h00, il se prépare à partir lorsqu'il entend une clé se glisser silencieusement dans une serrure. Il se retourne. Saphira sursaute en le voyant.

« Bonjour, lui dit-il.

-Vous êtes patient. Je vous croyais parti il y a une bonne heure.

-Et moi j'ai bien cru que vous ne partiriez jamais. Me laisseriez-vous l'honneur de vous raccompagner?

-Merci. Je n'en ai pas besoin. »

Elle se dirige fermement vers la sortie en ignorant son bras tendu.

« J'insiste. Je n'aurais pas attendu trois heures pour rien...

-Personne ne vous avait d'attendre.

-Il fait noir... laissez-moi au moins vous reconduire jusqu'à votre voiture?

-Je suis venue à pied.

-Et moi, en voiture.

-Les voitures polluent. »

Elle empoigne la poignée de porte mais Bryan se jette dos à la porte.

« Je vous invite à un café.

-Merci, mais il est tard...

-Trop tard pour un café mais pas assez pour retourner à pied chez soi? »

Elle se tait un moment pour esquisser un sourire.

« Puisque vous êtes patient, vous attendrez bien jusqu'à demain?

-Quelque chose me dit que vous ne viendrez pas.

-Je n'ai qu'une parole.

-Je préférerais plus. »

Ce disant, il lui prend la clef du bureau de sa main droite, qu'elle tenait avec un dossier de feuilles imprimées le jour même. Sans lui laisser le temps de protester, il lui ouvre poliment la porte et lui dit en lui montrant la sortie :

« Starbucks, rue principale, 13h00. Ne tardez pas. »

M
I
M
r
u
n
a
T
a
r
c
a
u

II

Rendez-vous

Samedi 14 octobre 2001. Starbucks. Rue principale, Rouen. 13h00.

Dans la petite salle au rez-de-chaussée bondée, une atmosphère joyeuse règne mêlant conversations et commandes. Bryan, assis à une table près de la fenêtre remarque Saphira aussitôt qu'elle pose pied dans le café.

Il se rend compte qu'elle a légèrement modifié son style vestimentaire : maquillage dans les tons noirs, bruns et rouges, une longue tresse française noire, simple, une blouse beige demi-boutonnée, en coton, avec manches bouffantes, quelques fils croisés à l'ouverture du torse, et un pantalon noir en cuir noir allant avec des sandales aiguilles.

Elle l'aperçoit facilement et se dirige vers sa table avec son assurance habituelle. En s'asseyant, elle voit le cappuccino qu'il lui avait commandé et en prend une gorgée.

« Je suppose que vous voulez me parler de mes petites recherches au centre? »

-Vous supposez bien.

-Ce ne sont pas vos affaires.

-Faux. Je travaille pour la police, et je n'aime pas ce genre d'injustice. C'est une violation des droits de la personne, un abus de pouvoir, un...

-Et vous, lorsque vous fouinez partout dans les dossiers personnels et la vie des autres, vous appelez ça comment?

-C'est mon travail!

-Et vous êtes payés pour faire ça.

-Je suis un agent de la DCPJ! Je travaille en investigation criminelle, et sans ces dossiers on ne pourrait jamais retrouver qui que ce soit!

-Ce n'est pas l'habit qui fait le moine. En quelque sorte, je fais la même chose que vous. Mais ce n'est pas votre badge qui vous donne le droit de diriger la vie des autres. »

Elle se lève brusquement et se dirige vers la sortie.

« Où allez-vous? »

-Notre conversation est terminée. Au revoir.

-Vous n'avez plus besoin de la clef du bureau?

-J'avais fini mes recherches

-Alors pourquoi êtes-vous venue? »

Elle sort par la porte sans donner de réponse. Hâtivement, Bryan prend son cappuccino et court derrière elle. Il la rejoint dans la rue et commence à marcher à ses côtés. Après un moment, il demande :

« C'est Saphira, c'est ça? »

Elle hoche la tête sans le regarder.

« Un nom de famille? »

-Wilberg.

-Vous retournez chez vous? »

Elle s'arrête, exaspérée.

« Vous pourriez arrêter de me suivre partout comme un petit chien ?! »

Elle le quitte en marchant à l'allure accélérée. Soudain, un éclair traverse le ciel et de grosses gouttes commencent à tomber. Les gens courent pour se mettre à l'abri, mais Saphira continue à marcher. Bryan la rattrape de nouveau.

« Vous devriez vous abriter! », crie-t-il en tentant de couvrir le son de la pluie tonitrueuse.

Elle ne lui répond toujours pas et continue à marcher sans un regard. Soudain, il l'empoigne par le bras et la force à se retourner.

« Vous allez attraper une pneumonie!

-Allez-vous-en!

-Je ne vous laisserai pas seule ici! Venez chez moi!

-Et vous allez arrêter de me poser des questions stupides? »

La réponse de Bryan est couverte par le bruit d'un tonnerre particulièrement proche d'eux. Il emporte Saphira, la tenant toujours par le bras, en la tirant légèrement derrière lui. Bientôt arrivés devant l'immeuble, elle le rejoint et le dépasse.

Une fois entrés, il l'amène jusqu'au 10^e étage et se dirige vers sa chambre.

« Voici des vêtements... Veuillez excuser le désordre... »

Malgré ses tremblements, Saphira arrive à glisser :

« Pour un célibataire... qu'est-ce qu'on pouvait attendre... de plus ? »

Il lui tend une chemise blanche et des pantalons longs, avec une ceinture au cas où. Puis il lui montre la toilette à l'autre bout du couloir. Après s'être changé, il met ses vêtements à sécher sur le radiateur et plonge son regard par la fenêtre recouverte d'un épais drap d'eau gouttant sur la vitre de par le toit.

Lorsque Saphira revient dans la salle, il se surprend à sursauter malgré lui. De nouveau, son allure a changé du tout au tout, pour la troisième fois en deux jours!

Malgré ses cheveux défaits, mouillés, mal coiffés, mèches pendantes sur son visage, mouillant son chandail; malgré ses vêtements trop larges et masculins, Bryan pense qu'il ne l'a jamais trouvée aussi attirante.

Chassant cette idée de sa tête, il remarque que malgré ses vêtements secs elle grelotte encore fortement. S'approchant d'elle, il enroule ses bras autour de ses épaules et l'approche de lui en lui frottant le dos pour qu'elle se réchauffe. Comme un petit enfant, elle appuie un moment sa tête sur son épaule. Puis Bryan lui offre un peignoir.

Voyant l'heure tourner, il s'assoit devant son ordinateur, s'excusant du travail en surplus qu'il ne peut plus retarder et se plonge une fois de plus dans ses recherches.

Après un moment, il glisse :

« Vous travaillez? »

Elle semble surprise par cette question et par l'abrupte interruption du silence.

« Non. »

Bryan étouffe un petit rire forcé et a le malheur d'ajouter :

« Prévisible.

-Comment cela, prévisible? »

-Vous n'avez pas l'air d'une femme qui ait besoin de travailler pour survivre.

-Les apparences peuvent être trompeuses... », répond-elle en un murmure.

Bryan quitte un moment son écran des yeux pour fixer Saphira en fronçant les sourcils.

Après un moment, elle ajoute :

« J'ai fait des études en médecine au Canada. Malheureusement, à cause d'une... complication... elles n'ont pas été reconnues et je ne peux pas professer.

-Médecin! Mon Dieu, vous n'en avez pas l'air! »

Après un regard noir de la part de Saphira, il s'empresse d'ajouter :

« Vous avez l'air bien plus jeune...! »

-Bien rattrapé... J'ai sauté deux années d'école durant le primaire et le secondaire, et ensuite fait un programme médecin militaire condensé de quatre ans.

-Médecin de front! À l'armée! Et pourquoi? »

Pour toute réponse, il reçoit un geste de la main évasif.

« C'est une longue histoire. Et je n'ai pas envie de la raconter », rajoute-t-elle en voyant l'expression du visage de Bryan.

Tournant son visage vers la fenêtre, Saphira voit des éclaircies de soleil traverser les nuages. Peu de temps après, les lourdes gouttes de pluie se raréfient, pour éventuellement disparaître totalement.

« Je devrais rentrer chez moi, lance-t-elle en se levant du siège vis-à-vis de Bryan.

-Vos vêtements sont encore mouillés. Vous devriez attendre une heure de plus...

-Je reviendrai demain les chercher. »

En sortant par la porte, elle se retourne et dit familièrement :

« Votre appartement, 13h00. Soyez là. »

Un sourire en coin, Bryan la regarde fermer la porte derrière elle et suit le son de ses pas s'éloigner dans le couloir. Après un moment, il vérifie qu'elle est partie et ouvre une nouvelle recherche sur son ordinateur. Cette fois-ci, elle n'est plus reliée à son travail...

Assuré, il tape deux mots. Deux mots, il a l'impression, qu'il va souvent revoir sur son écran.

Saphira Wilberg

Le résultat qu'il retrouve va, par contre, totalement contre son attente. Levant les sourcils, il relit le fichier pour être certain qu'il a bien lu la première fois.

« Mon Dieu! Qu'est-ce que...? »

III

Recherches

Dimanche 15 octobre 2001. 13h00. Appartement de Bryan.

Fermant sa fenêtre de recherche, Bryan regarde sa montre tandis que l'aiguille des heures arrive au 1. Curieusement, il entend presque instantanément des coups à sa porte.

Comme prévu, son invitée forcée lui ramène ses vêtements, et Bryan remarque qu'ils sont pliés et repassés.

« Je vous remercie.

-Vous repartez tout de suite?

-J'en avais l'intention, mais je n'y croyais pas trop. Que proposez-vous?

-Nous n'avons pas eu le temps de bien discuter, hier. Vous savez, le travail...

-Oui, j'ai remarqué. On dirait que vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit. »

Bryan se force un sourire fatigué. Effectivement, il n'a pas fermé l'œil de la nuit... et de profondes cernes accompagnées de cheveux mal coiffés et d'une chemise froissée en sont la preuve.

« J'ai pris un peu d'avance. C'est dommage qu'au café nous n'ayons pas eu le temps de bien faire connaissance... Vous acceptez de me donner une deuxième chance? »

Saphira hausse les sourcils, peu certaine de sa réponse.

« Dans ce cas, faites-moi plaisir. »

Surpris, Bryan acquiesce. Souriant, elle répond :

« Cessons de nous vouvoyer. »

Malgré lui, il laisse échapper un sourire. Il se lève et lui ouvre poliment la porte. En sortant, son regard s'assombrit et c'est en fixant son ordinateur qu'il referme lentement la porte de son appartement.

Arrivés au même café qu'auparavant, Bryan leur commande rapidement quelque chose et il lui montre une table près de la fenêtre. S'asseyant à son tour, il commence la conversation d'un air décontracté. Ils font un peu plus connaissance, parlent de choses anodines et sans importance. À mesure qu'ils discutent, Bryan a l'impression qu'au lieu de mieux la connaître, il sait de moins en moins de choses sur elle. Après une heure, Saphira lui annonce qu'elle a des invités. S'excusant, elle lui dit qu'elle devrait retourner chez elle.

« À pied, j'imagine? »

Souriante, elle se lève sans répondre.

En sortant du café, Bryan hésite un moment de la direction à prendre. Il jette quelques regards furtifs autour de lui, et prend soudain une décision. Malgré le travail qui l'attend encore chez lui dû aux attentats du 11 septembre, il prend une direction totalement opposée à celle de son appartement.

Silencieusement, il prend soin de ne pas quitter Saphira des yeux.

Après quelques tournants, elle aborde une ruelle loin des regards et menant aux quartiers plus pauvres de la ville.

Perplexe, Bryan commence à croire de moins en moins qu'elle se dirige chez elle. Prenant soin de garder ses distances, il remarque que plus ils s'enfoncent dans la ruelle, et plus une partie paradoxale de lui lui dit le contraire.

Ayant une allure décontractée, au pas léger et rapide, Saphira semble totalement différente lorsqu'elle est seule. Bryan rit intérieurement lorsqu'il la compare au petit chaperon rouge.

Mais soudain, elle s'arrête.

« M'a-t-elle vue? », se demande Bryan, méfiant.

Elle repart soudain en courant sans crier gare. Au pas de course. Bryan peine à discerner sa silhouette. Approchant, il comprend soudain pourquoi elle est si pressée.

Trois jeunes sans-abri à l'air menaçant approchent d'elle, puis l'encerclent. Portant la barbe et des vêtements troués, ils ne semblent pas être dans la rue depuis très longtemps. Et le manque d'argent presse...

Le jeune détective entend des voix indistinctes, puis croit voir le plus grand des trois approcher d'elle, un objet scintillant à la main. Un couteau!

Il fonce vers elle en espérant qu'il n'est pas déjà trop tard. Un cri de douleur perce l'air.

Non!

La gorge brûlante, les tempes battant follement à un rythme assourdissant, Bryan continue à courir. Le cerveau en ébullition, il entend des bruits de bataille et en levant douloureusement la tête, il perçoit les pauvres hommes se jeter sur Saphira.

N'en pouvant plus et maudissant cette ruelle interminable, il ralentit enfin et cherche désespérément un téléphone. Puis, il se souvient d'avoir acheté un portable récemment et le sort fébrilement de sa poche.

Se disant qu'il ne vaut mieux pas téléphoner au bureau, ses doigts composent le 911 en tremblant. Il se demande s'il ne va pas lâcher son téléphone.

En le portant à une oreille, il réalise enfin son erreur.

Le cri ne venait pas de Saphira! L'un d'entre eux agonise presque, tenant fermement son bras droit, replié sur lui-même tandis que les deux autres cherchent à fuir.

Hébété, il demeure un instant sans voix puis est ramené à l'ordre par une voix perçante à l'autre bout du fil.

Sans réfléchir, il fait croire à une fausse alerte puis se ravise en voyant du sang couler de la blessure du jeune homme, et reporte un blessé sur la rue dont il a pris soin de noter le nom.

Durant un moment, il se demande s'il doit se cacher ou courir vers Saphira. Après un moment, il décide de la rejoindre.

« Une ambulance va bientôt arriver, si tu restes ici tu vas avoir des prob...

-De quel droit osez-vous? »

Pris au dépourvu, Bryan bredouille ne sait pas quelle attitude adopter.

« Vous qui parliez de violations de la vie privée, je vous trouve plutôt paradoxal! »

Elle tourne alors les talons et reprend une cadence rapide. Entendant les pas de Bryan tentant de la rejoindre, elle rajoute :

« Et cette fois, ne me suivez plus! »

Encore sous le choc, Bryan la regarde s'éloigner sans trop savoir quelle émotion ressentir.

Il regarde sa silhouette marcher au loin jusqu'à ce qu'il la perde de vue, puis est tiré de sa rêverie par un gémissement sonore et une sirène lointaine. Après quelque temps, décidant qu'il vaudrait mieux retourner chez lui avant l'arrivée de l'ambulance, il rebrousse chemin en espérant ne plus y faire de mauvaises rencontres.

Intérieurement, il remercie le ciel de ne pas avoir apporté son revolver.

IV

L'invitation

Lundi 16 octobre 2001.

Bryan décide d'oublier cette affaire comme le lui avait conseillé Robert. Il n'a d'ailleurs pas assez d'expérience pour prendre sa carrière à la légère...

Cependant, sa conscience de policier lui avertit constamment qu'il ne peut pas tout laisser en arrière. Pas avec le dossier qu'il a trouvé à Saphira.

S'asseyant devant son ordinateur au bureau, il est surpris de voir que sa recherche de vendredi dernier s'y trouve encore. Il l'ouvre et la fixe une nouvelle fois.

De toutes les Saphira Wilberg qu'il a trouvées, une seule correspond à peu près au portrait de celle qu'il connaît.

Wilberg, Saphira. Parents Jeanne et Salem Wilberg. Date de naissance : 13 octobre 1981, à Nice, Côte d'Azur. Résidence primaire, le manoir de Mansion Street, Rouen, Haute-Normandie. Elle y a vécu jusqu'en 1983, date à partir de laquelle son dossier n'indique plus rien.

Ce qui semble le plus étrange, cependant, c'est que, après avoir cherché ses factures, son record médical, juridique, scolaire, et même ses études à l'armée... il n'a rien trouvé!

Au cas où elle aurait une fausse identité, il fouille les archives de la morgue, les hôpitaux pour les patients dans le coma, les pierres tombales, les accidents mortels, tout ce qu'il a pu imaginer... rien. La dernière Saphira Wilberg qui est morte remonte à 1909, l'arrière-grand-mère de Saphira.

Selon le dossier de son père, la résidence lui appartenait sur le compte de sa famille depuis des générations, et il a été porté disparu en 1983 lors d'un incendie qui a complètement ravagé le manoir. Son testament, des plus étranges, a suscité une grande controverse, laissant une fortune de plus d'un milliard de dollars à « *quiconque possède 50% ou plus de l'ADN de Salem Wilberg* ». La même année, une personne anonyme a réclamé l'héritage et a passé avec succès le test d'ADN. Cependant, le notaire a déclaré que le testament demeure toujours en vigueur, et que si quelqu'un d'autre réussit le test, il doit partager l'héritage avec cet homme anonyme qui doit se présenter au notaire, faute de quoi celui qui le réclame l'obtiendra en entier. Salem Wilberg avait signé le testament de son empreinte digitale, rendant la signature impossible à copier.

Il avait également déclaré dans son testament que tant qu'on ne l'entertera pas, le notaire devra être ouvert à tout nouveau testament présenté à lui avec la même signature que le précédent, et le nouveau sera valide.

Bryan a également découvert un article de journal très intéressant datant du 2 avril 1983, expliquant le problème testamentaire.

« ***Le mystère de la rue Mansion Street, la « rue du Manoir »*** »

Mansion Street a souvent suscité de l'intérêt, dû à son immense manoir aux origines anglaises situé au cœur d'une ville bien française, dominant la rue du haut de ses 50 mètres et donnant du travail à tous ses habitants. Les Wilberg n'ont jamais été très aimés des locataires de la rue, les jugeant extravagants et trop fiers de leur noblesse.

Cependant, tout a changé la nuit du 1^{er} au 2 avril quand le manoir a pris feu.

Les origines exactes de l'incendie demeurent incertaines, mais la résidence, dénuée de détecteur de fumée, d'électricité et de téléphones n'a pu être avertie du danger et avertir à son tour les pompiers qui ne sont arrivés que lorsqu'une femme de la rue a vu les flammes de sa fenêtre.

On a retrouvé parmi les décombres le cadavre de la jeune Jeanne Wilberg et de sa belle-sœur, Salomé, parmi ceux de plusieurs domestiques. Cependant, ceux de son mari, Salem Wilberg et de leur fille unique, Saphira, demeurent introuvables. Les autorités locales sont actuellement à leur recherche.

Car en effet, qu'est-il advenu d'eux? Les recherches médicales ont confirmé l'identité de chacune des 18 victimes de l'incendie, ne découvrant aucune d'elles comme étant les disparus.

Laissant derrière eux une fortune en biens d'une valeur de 100 millions de dollars, et en argent comptant plus d'un milliard de dollars, les Wilberg ont donné espoir à des milliers de gens attendant en file aux postes de police pour une prise d'ADN, car leur testament stipulait que quiconque possédant 50% ou plus de l'ADN de Salem peut réclamer l'héritage. Celui-ci ne sera cependant valide qu'une semaine après leur disparition... »

Fronçant les sourcils après la relecture de l'article, il décide d'aller en fin de semaine visiter lui-même cette fameuse rue, ou plutôt cette rue malfamée.

Parquant sa Citroën jaune devant une allée de pierre en amont, il jette un regard vers le sinistre cul-de-sac débouchant dans un grand carré de mauvaises herbes, vide. Un écriteau à demi arraché du sol, couvert de taches de boue, affiche le nom de la rue qu'il portait autrefois avec beaucoup de fierté.

Un air froid le parcourt tandis qu'il s'engage à pied dans le chemin rocailleux de la ruelle. Mis à part les anciennes maisons placées de l'une et de l'autre part de l'allée, quelques boutiques s'engouffrent au premier étage des duplex.

Un ancien magasin abandonné à la vitrine poussiéreuse retient quelques instants l'attention de Bryan.

Chez les frères Jean et Jacques, farces et attrapes en tout genre

La pancarte, tombée sur un côté cache la porte d'entrée dont l'accès a été condamné. Bryan remarque qu'il n'y a personne dans la rue malgré l'heure avancée de la journée, mis à part les deux enfants jouant à la balle sur le porche d'entrée d'une maison.

Soudain, il aperçoit une vieille femme sortir de sa maison. Approchant, il demande :

« Bonjour! Cette rue est habitée, non?

-D'après vous?

-J'aurais aimé voir... le manoir Wilberg. Savez-vous où se trouve? »

Lui jetant un regard noir, elle répond :

« Vous avez été mal informé. Il n'y a pas de manoir sur cette rue.

-Il y en avait un! Vous pouvez me dire ce qui s'est passé?

-Vous êtes de la police?

-Je suis ici en touriste... »

Hésitant un moment, elle décide répondre à sa question.

« Les Wilberg ont quitté leur manoir il y a de cela des années. Il y a eu un accident, et il a pris feu.

-Vous dites « quitter », l'accident n'a donc tué personne?

-La mère de famille y a passé, avec la plupart de leurs domestiques. J'ai perdu beaucoup d'amis, ce jour-là!

-Sauriez-vous par hasard ce qui est arrivé avec le reste de la famille?

-Ils ont fui! À mon avis, c'est eux qui ont mis le feu et ça a mal tourné! C'était des pyromanes! Des fous!

-Mais personne ne connaît la cause exacte de l'incendie?

-Laissez-moi passer! Je dois partir! »

Agitant sa canne vers Bryan, la vieille femme descend avec hâte les quelques marches qui la séparent de la rue puis quitte le jeune policier, le laissant perplexe à l'entrée de la bâtisse.

Un homme dans la quarantaine qui avait vu la scène aborde Bryan d'un ton las.
« La vieille Torien! Ne vous fiez pas trop à ce qu'elle dit, la pauvre, elle n'a plus toute sa tête depuis l'incendie... Ses trois fils sont morts dans le feu, et depuis elle a mis à la rue la petite qu'elle avait adoptée et s'enferme chez elle à longueur de journée... elle ne sort que pour faire ses courses ou aller à l'église. Elle ne parle plus à personne.

-C'est horrible... et vous ne savez vraiment pas ce qui a pu causer l'incendie?

-Non, personne ne le sait.

-La rue est tellement vide... Personne n'a déménagé ici depuis l'accident?

-Une mauvaise réputation. Des rumeurs... on dit même que Manson Street est *hantée*. Les enfants racontent aux touristes que le fantôme de Jeanne « la Rouge » rôde encore dans les parages une fois la nuit tombée.

-Des histoires d'enfant.

-Je n'ai jamais dit le contraire... Mais la plupart des familles de cette rue ont déménagé après le désastre et depuis il n'y a plus que les vieux qui sont restés.

-Et vous?

-La plupart des couples qui n'avaient pas d'enfants à l'époque sont restés aussi. On se demande pourquoi. Probablement qu'ils leur souhaitaient de vivre dans un endroit moins sinistre. »

Hochant la tête, l'homme superstitieux lui souhaite une bonne journée et continue sa route.

« Je ne suis pas beaucoup plus avancé », pense Bryan.

En rentrant chez lui, il est surpris de découvrir sur son porche une enveloppe scellée, écrite sur du papier parchemin avec de l'encre rouge. Sûrement écrite à la plume.

L'ouvrant, il découvre une clé cousue avec du fil noir sur le papier.

Bryan Bruce est invité au Manoir Wilberg à l'Île du Diable du 31 octobre à 22 heures précises au 7 novembre. Il est prié de se trouver au Vieux Port de Rouen à l'heure indiquée ci-contre. Un bateau à moteur à son nom l'y attendra. Vous trouverez sa clef attachée à la lettre.

Bien à vous,

Saphira de Wilberg

PS : Il est prié de se vêtir de circonstance.

Perplexe, l'instinct de Bryan lui dit que, contrairement à ce qu'il va prétendre en téléphonant au bureau, cette semaine de congé va être loin d'une semaine de repos.

CHAPITRE 1

L'Île du Diable

31 octobre 2001.

Arrivé à pied de la station autobus pour touristes, Bryan jure en voyant une place de parking sans parcomètre ni restrictions juste devant le port.

Balayant la digue du regard, il aperçoit vite une pancarte à son nom sur un petit bateau à moteur Bombardier. En regardant bien à l'horizon, il peut discerner l'Île du Diable dans la Manche entourée de brouillard, qui selon lui, donne une apparence plus anglaise que française au vieux rocher.

Accostant la plage, il attache son embarcation sur une digue sortant de la roche, protégée du vent et de la marée car située dans une fissure de la falaise; et reste un moment à contempler les grottes excavées dans la roche même de l'île.

Il vagabonde un bon moment sur un chemin longeant l'abrupte falaise, à une dizaine de mètres au-dessus de la plage, avant de trouver un escalier creusé à même le roc montant jusqu'à l'imposante demeure lugubre dominant la plage, et au loin, l'Hexagone.

La vieille bâtisse semble à première vue inhabitée depuis un certain temps : la peinture écaillée, le toit usé par la pluie torrentielle de l'endroit et par le vent impitoyable, l'allée de pierres dans laquelle se sont faufilees maintes mauvaises herbes, le jardin dans un piteux état, le bois sculpté mais presque pourri de la porte d'entrée...

La demeure, malgré ses airs de famille Adams, demeure néanmoins impressionnante. Sa position est certainement des plus recherchées : île privée, au bord de la mer, au sommet d'une falaise et entourée par la forêt... Tout porte à croire cependant, à voir son aspect négligé, qu'il s'agirait plutôt d'une résidence d'été.

Montant les quelques marches de marbre menant à l'entrée, il cherche des yeux la sonnette puis se résout à frapper quelques coups avec l'immense heurtoir en fer, espérant qu'il y aurait un portier.

Quelques instants plus tard, Bryan entend un lourd système de déverrouillage s'activer, puis aperçoit dans la pénombre du vestibule un vieil homme à l'allure solennelle, vêtu comme un parfait domestique anglais, un chandelier à la main.

« Bonsoir. May I help you? »

-Bonsoir. Bryan Bruce. Sapira Wilberg m'a invité à une soirée.

-Tous les invités de mademoiselle sont arrivés par bateau il y a quelques heures. Il ne semblait manquer personne à l'appel. Auriez-vous l'obligeance de me montrer votre invitation?

-Je... je n'ai pas pensé à l'apporter. »

Le domestique semble réfléchir un moment, puis lui dit avant de refermer la porte :

« Un moment, je vous prie. »

Bryan remarque qu'il ne l'a cependant pas verrouillée. Un moment, qui semble pour Bryan interminable passe, puis la face sobre du domestique apparaît à nouveau à la porte en disant poliment :

« Veuillez me suivre. »

Le portier lui ouvre largement la porte et Bryan entre d'un pas pressé. Puis, il entend à nouveau le mécanisme de verrouillage résonner dans l'immense vestibule de

marbre dont les deux murs perpendiculaires aux portes d'entrée sont recouverts de miroirs.

Le vieux domestique lui ouvre ensuite une nouvelle porte double donnant sur un long couloir au sol de marbre rouge, recouvert au milieu d'un tapis noir de la longueur du couloir. Le plafond, en arche, arbore des fresques de la mythologie et de scènes sur des nuages, et sur les murs, des centaines de peintures, pour la plupart des portraits, entrecoupées par des portes.

En avançant dans le couloir sombrement éclairé par des lustres de cristal pendant du plafond, le domestique annonce avec fierté :

« Nous pénétrons maintenant le couloir aux mille peintures. La rumeur dit qu'en effet, il y aurait mille portraits accrochés de chaque côté du couloir, mais je n'ai jamais fait le compte pour m'en assurer.

-Mon Dieu, le manoir n'est rien de ce qu'il paraît à l'extérieur!

-Veuillez excuser l'apparence négligée de la demeure. »

Tandis que la longue marche les emmène vers les profondeurs du manoir, Bryan lit sous les cadres dorés des portraits le nom de la personne peinte et l'année du tableau, et remarque que du vestibule au fond du couloir, les portraits se font de plus en plus récents, le plus ancien datant de 1356 montrant le Duc François de Wilberg.

Fronçant les sourcils, il fait remarquer que l'ancêtre de la famille est Français et non Anglais. Le domestique répond du ton d'un guide de musée passionné.

« Ah, il y a toute une histoire relatée à la vie de notre cher Duc! Il y a même une salle construite en son honneur, relatant en peintures la vie du fameux ancêtre Wilberg, qui a donné naissance à leur réputation mystérieuse. Et au nom. C'est d'ailleurs pourquoi il est considéré comme fondateur de la famille; à l'origine française, il portait le nom de François Fortdoré. Puis, après avoir été accusé de trahison au roi de France Jean II le Bon, lors de la bataille de Poitiers datant de la même année que le tableau, il s'est réfugié en Angleterre. C'est là qu'il a changé son nom pour celui de *Henri of Wilberg*. Nous avons choisi de conserver le prénom François pour rappeler cette aventure...

Malencontreusement, notre cher Duc a fini sa vie dans une prison et c'est sous le règne de Charles V qu'il mourut.

Fort heureusement, sa lignée a survécu et s'est établi en Angleterre durant la Guerre de Cent ans, devenue vassale d'Edward III... Pour plus d'informations, je puis vous conduire au Salon des Contemplations, où tous les murs ainsi que le plafond sont recouverts de fresques relatant l'histoire mouvementée de la famille.

-Ma foi, ce n'est pas un manoir, c'est un véritable château! Moi qui croyais que les biens de la famille revenaient à quelques centaines de millions... »

Fronçant les sourcils en se demandant d'où le jeune invité a pu avoir une telle information, le vieil homme corrige :

« Quelques centaines de millions *déclarés*... »

Abordant un tournant, ils se dirigent maintenant vers une partie moins sophistiquée de la vaste demeure, puis il s'arrête en lui montrant une porte plutôt cachée des regards, faiblement éclairée.

« Voici la Salle de Jeu. Mademoiselle y a amené ses invités il y a près d'une heure après la dégustation dans la Salle à Manger. Je vous souhaite une très agréable soirée. »

Puis il lui ouvre la porte en se retirant de côté pour lui céder le passage. Pourtant, ce que le jeune investigateur voit à l'intérieur, proche de ce à quoi il s'attendait, ne laisse en rien percevoir la surprise de la suite des événements.

Une fois la porte ouverte, les conversations se sont immédiatement tuées et la faible lumière s'engouffrant dans la pièce laisse discerner les regards surpris des invités et l'expression choquée de Saphira.

« Bryan ?! »

Dans la salle, seules quelques chandelles placées en cercle sur la large table en verre, devant la porte, permettent de distinguer quelque chose, le reste de la pièce étant plongé dans le noir le plus obscur.

Assis tout autour de la table, huit invités ainsi que Saphira, face à la porte, fixent Bryan d'un air ahuri. Étrangement, il a la désagréable impression qu'il n'est pas le bienvenu. Saphira, en le voyant, s'est brusquement levée, faisant tomber sa chaise à la renverse.

Un moment gêné de silence s'ensuit. Soudain, le domestique l'interrompt de sa voix morne :

« M. Bruce, mademoiselle. Je présume qu'il était attendu puisque son nom figure sur la liste des invités? »

Saphira, encore étonnée, ignore toujours quoi répondre et fixe bouche bée son domestique, l'air crispé.

« Bien entendu, bredouille-t-elle... Albert, veuillez apporter une chaise à notre... nouveau-venu... »

Après une révérence respectueuse, le vieil homme quitte la maîtresse de sa démarche rapide. Bryan, encore dans le pas de la porte, quitte la salle des yeux et joue nerveusement avec ses manches. Saphira, en hôtesse de maison, le prie de bien vouloir s'avancer.

« Veuillez m'excuser, j'ai oublié de faire les présentations... Tout le monde, voici... Bryan Bruce. Je l'ai rencontré au poste d'investigation de la DCPJ, vaillant équivalent de l'FBI américain... Où il travaille. »

Le groupe est arrangé autour de la table de telle façon que Saphira est face à la porte, les garçons à sa droite et les filles à sa gauche.

« Bryan, voici mes amis les plus intimes. À ma gauche; Jonathan Tyson, Alexandre Damour, Benjamin Dubois et Charles Christian Legrand. Ils viennent du Québec, je les ai rencontrés à l'armée. Puis à ma gauche; Antonia de Blois, Victoria Desrosiers, Gabriela Lopez et Émeline Rebelle. »

Bryan leur adresse un signe de la main et se force un sourire. Il trouve le groupe affreusement ridicule : des gens qui à première vue n'ont rien à voir les uns avec les autres, mêlant punks, petits enfants modèles et snobs, tous habillés chiquement comme pour s'impressionner mais sans pour autant adopter l'attitude qu'il faudrait. Au moins ils ont tous à peu près le même âge...

Albert, une fois la chaise apportée, leur souhaite une bonne soirée et referme la porte, replongeant brusquement la salle dans le noir.

« Alors... ne vous gênez pas pour moi, continuez... qu'est-ce que vous faites? »

-Rien de spécial, vraiment..., répond Saphira, gênée

-Notre chère hôte a-t-elle envie de nous refaire vivre nos folles années de jeunesse, lance brusquement celui que Saphira a présentée comme étant Jonathan.

-C'est-à-dire?, demande Bryan.

-On appelle les esprits. »

Durant un instant, il se demande s'il ne se moque pas de lui.

Ses yeux verts pâles étincelants et son sourire en coin l'incitent à croire qu'il a une idée derrière la tête. Cheveux brun pâle légèrement décoiffés, mal assis sur sa chaise,

chemise blanche sortie du pantalon, cravate défaite, jambe gauche croisée de façon masculine... Bryan se dit que ce doit être l'une des fortes têtes du groupe.

« Tu veux rire?

-Ça s'appelle le Ouija, dit Saphira d'un ton agacé. Et c'est très sérieux. Des recherches ont prouvé que les phénomènes paranormaux...

-Ne la laisse pas commencer sur le sujet, elle ne va jamais s'arrêter, dit-il à son supérieur Victoria.

-Il y a des preuves de leur existence! Et vous allez voir par vous-même, ici, ce soir...

-Saphira, je te croyais une fille intelligente. Les esprits ne sont que des entités inventées par des conteurs pour effrayer les enfants, ou par les villageois au fin fond d'une montagne qui ne jurent que par la Bible pour expliquer tout ce qui sort de l'ordinaire », dit Victoria avec éloquence puis fait un mouvement rapide de la tête pour se débarrasser d'une mèche de cheveux gênante.

Nettement plus petite que le reste du groupe, les cheveux d'un blond éclatant, lisses, lui arrivant à la poitrine, une rose rouge dans les cheveux, une robe écarlate, des rubans grenats tombant de ses épaules, presque anorexique... Bryan se dit que de tout le groupe c'est sûrement la plus prétentieuse.

Durant un moment, il se demande ce qu'il fait au milieu de ces adolescents trop vite grandis et qui croient encore à la magie et aux fantômes.

« Mais qu'est-ce que je fais ici... », marmonne-t-il à soi-même.

-Tu n'es pas le seul », entend-t-il chuchoter à sa gauche.

Il se retourne, étonné.

« Comment ça?, demande-t-il à voix basse pendant que Victoria et Saphira continuent leur dispute.

-Disons que je suis pas le plus apprécié du groupe...

-Pourquoi es-tu venu, alors? »

Il hausse les épaules.

« J'ai reçu une invitation.

-Alexandre, c'est ça? »

Le garçon pouffe de rire.

« J'aimerais bien! Charles-Christian. »

Il lui tend la main.

Bryan remarque que c'est le plus jeune du groupe, ou du moins le plus petit. Cheveux blonds foncés coiffés avec du gel, quelques boutons tardifs d'adolescence apparaissant encore sur son visage, les yeux bleu clair, très mince, une chemise bleu foncé rentrée dans son pantalon... il semblerait effectivement que ce soit le garçon sage du groupe...

« Bryan Bruce. »

Il empoigne sa main et la serre furtivement.

« Eh-ho!, coupe soudainement Gabriela, rétablissant le silence. C'est toujours drôle de voir Saphira gagner une dispute alors qu'elle a tort, mais à un moment donné ça va faire, ça devient mortel... »

-J'ai faim!, lance soudain Alex pour changer de sujet.

-On vient à peine de manger, espèce d'Obélix!, répond Saphira, irritée. D'ailleurs, maintenant, je vais vous prouver que j'ai raison. Alors, faites silence, nous allons commencer. »

Des râles et des protestations sortent de la bouche de chaque invité, commençant déjà à s'ennuyer.

« Ces trucs-là, ça allait encore quand qu'on était *teen*, la, mais tsé à un moment-donné, passé genre dix-huit ans, limite vingt..., se plaint Alex.

-Hum-hum!, proteste Antonia.

-Ah ouais c'est vrai, toé t'as à *peine* vingt ans...

-Vous avez jamais vu dans les films quand les *adultes* invoquent l'esprit d'un mort?, demande Saphira, exaspérée.

-*Quels* films?, demande Alex. « Titanic »? »

Le groupe commence à rire.

« Houdini, » répond Saphira, tentant de couvrir les rires.

Des commentaires fusent de partout, personne ne se comprend plus.

« Vos gueules! », crie soudain Saphira.

Silence.

« Merci. Concentrons-nous. »

Bryan se penche vers Charles-Christian et lui demande à voix basse ce qu'il faut faire.

Pour toute réponse, il hausse les épaules.

« Il faut se tenir les mains et se concentrer sur le couteau, répond la fille à droite de Bryan.

-Pourquoi?

-C'est un peu comme le Ouija... Saphira va « contacter » les esprits par notre « énergie » et la pointe du couteau *devrait* bouger vers les lettres ou les chiffres gravés dans le verre de la table pour formuler une réponse à la question posée.

-Wow. T'as dit ça juste dans un souffle! », remarque Charles-Christian

Elle sourit brièvement.

« Rappelle-moi ton nom...?, demande Bryan.

-Émeline. »

Sans pour autant la fixer, Bryan ne peut s'empêcher de remarquer son allure : les traits légèrement asiatiques, les cheveux très courts ne dépassant pas son cou, teints roux avec des reflets de rose, un bracelet de pics au poignet... elle est la seule fille à ne pas porter de robe ni de maquillage, mais une blouse bleu pâle sans manches avec des broderies chinoises... et un pantalon noir bouffant punk avec des reflets rouges! Bryan se dit qu'elle gâche un peu l'ambiance chic.

Quoique avec sa chemise noire et son pantalon beige, il ne peut pas se permettre de critiquer...

Soudain, un vent froid envahit la pièce et éteint d'un seul coup toutes les bougies.

Un noir total surprend les invités.

« Saphira... lance Alex d'un ton accusateur.

-C'est pas moi!

-Non, ça c'est la première étape qui est censée effrayer Charles-Christian, » dit Jonathan.

Nouveaux rires.

« Je suis terrifié, dit Charles-Christian.

-Vous voulez arrêter de dire des niaiseries? », demande Saphira en se levant pour rallumer les bougies.

Dans le noir, on entend un coup et un cri de douleur, suivis d'un juron.

« Tout va bien?, demande sarcastiquement Alex.

-Je pète le feu, répond Saphira.

-Ça serait pas plus simple d'installer l'électricité, ici?, demande Victoria d'un ton « je-sais-tout ». Il me semble que ce n'est pas l'argent qui te manque! »

Au même moment, une lumière s'allume dans le coin gauche de la salle, et Saphira réapparaît une longue bougie blanche à la main. Lentement, elle fait passer le feu sur chacune des chandelles de la table, sans rallumer celles de la pièce.

« Saphira a jamais été très pratique, répond Benjamin à Victoria.

-J'ai jamais aimé la gueule à Edison...

-Mais oui ça explique tout... », commente Jonathan.

L'hôtesse se rassoit et reprend patiemment les mains de Jonathan et Antonia puis se concentre. Silencieusement, Alex fait passer un commentaire à Gabriela, prise de fou rire.

Dérangée, Saphira rouvre les yeux et lui jette un regard noir.

« Désolée!... Je peux pas m'arrêter! », s'excuse Gabriela.

Reprenant sa respiration, elle se racle la gorge et adopte un air plus sérieux.

Soupirant, Saphira referme à nouveau les yeux et tente une troisième fois de reprendre sa concentration.

Soudain, un cri perce l'air. Le groupe tout entier sursaute, brusquement tiré de son état somnolant.

« Antonia!, rage Saphira.

-Le couteau! Il... il a bougé! »

Bryan pose à nouveau les yeux sur le poignard, et constate que du centre de la table, pointe tournée vers Bryan, la lame s'était déplacée jusque sur le C.

Perplexe, il jette un coup d'œil en-dessous de la table et s'aperçoit avec étonnement qu'il n'y a pas plus de mécanismes sous la dague ou sur la surface d'appui que sur toute autre table.

« Il n'y a rien! »

Comme il s'y attendait, plusieurs autres l'imitent, tâtant même le verre.

Se tournant vers Saphira, Bryan perçoit dans son sourire quelque chose d'amusé. Un peu comme un magicien devant des enfants qui tentent de découvrir ses « trucs ».

« Est-ce un défi ? ... », lance-t-il avec moquerie vers Saphira.

Toujours souriante, elle hausse les sourcils.

« J'imagine que cette petite intervention ne vous fait pas le moins du monde changer d'avis, encore plus enfoncés dans votre entêtement borné...

-Ouais, répond Alex. Lance-nous un défi, quèque chose, la, fais pas juste bouger un couteau sur une table!

-Impressionne-nous si tu veux qu'on te croie! », lance Charles-Christian.

Au moment même, un sifflement fend l'air, suivi d'un bruit sourd. Tous les regards se tournent vers Charles-Christian. Un silence imposant pèse sur la salle.

Le couteau, soulevé par une force invisible, partit comme une flèche vers le plus jeune des garçons, frôlant son oreille gauche et se fichant droit dans le mur, à moins d'un centimètre de sa nuque.

Après quelques moments, les regards se tournent vers Saphira, et Bryan avait remarqué, elle a été aussi étonnée que le reste de groupe... sinon plus.

Le silence pèse toujours sur la salle. Personne n'ose parler.

Et personne n'a à le faire, car subitement, un courant froid pénètre la pièce et éteint à nouveau toutes les bougies.

Un cri retentit. Bryan croit l'avoir entendu du côté des filles. Durant quelques minutes, la désorientation la plus générale s'installe parmi le groupe, parsemé d'un soupçon de peur et d'incompréhension. Un brouhaha chaotique domine la conversation.

Mais soudain, un deuxième cri, cette fois assourdissant, perce les tympanes de Bryan. Celui-ci manque de tomber de sa chaise, et reconnaît sans peine la voix de

Charles-Christian. Le pauvre crie toujours, désespéré; de cris de peur si puissants qu'ils en cachent peut-être même... de la douleur.

Tentant de se rapprocher de lui pour le calmer, Bryan reçoit un soufflet sur la joue droite qui projette sa tête jusque sur la table! Charles-Christian, finalement debout, se dirige droit vers la porte qu'il ouvre et claque si vite qu'un éclair de lumière illumine la chambre moins d'une seconde, et hormis les cris retentissant du couloir rétablit le calme le plus complet, qui pèse à nouveau sur le groupe.

Benjamin, le premier à réagir et le plus près du mur hormis Bryan, ouvre la porte et aperçoit Charles-Christian abordant le premier tournant du couloir. La lumière aveuglante paralyse un moment les invités, puis en quelques instants, ils retrouvent à nouveau leurs capacités.

« Qu'est-ce qui vient de se passer?, demande Gabriela.

-Quesse qui ya pris, à Charlou, sti de tabarnaque! Crier de même, j'aurais dit qu'y se faisait bouffer vivant par un ours brun!, s'exclame Alex.

-Non, pire, par des maringouins, ajoute Jonathan.

-Ah, mon Dieu!, crie soudain Victoria. Le couteau! Il a disparu!

-Peut-être est-ce Charles qui l'a pris?, essaie Émeline.

-Pourquoi il l'aurait pris? Non mais tu l'as vu, la dernière fois que je l'ai vu courir aussi vite, c'est quand Alex l'a menacé avec une scie à chaîne!, répond Benjamin. Tu crois qu'il aurait pris le temps de déficher le couteau du mur avant de sprinter comme un malade!

-Surtout avec la force qu'y a..., ajoute Alex.

-Qui a pris le couteau?, demande soudainement Saphira d'un ton autrement plus sérieux.

-Qui aurait pu le prendre?, demande Antonia.

-Celui qui a fait crier Charles-Christian, répond Bryan tout en gardant une main sur sa joue rougie.

-Ça se voit que tu connais pas Charles-Christian, dit Jonathan. Il est capable de se faire peur tout seul alors...

-Tu penses qu'il aurait pris lui-même le couteau pour se défendre de son agresseur?, demande Bryan.

-Agresseur, allons, les grands mots!, souffle Victoria. Vous les policiers, vous ne savez pas vous arrêter...

-Il faut aller le chercher, ordonne brusquement Saphira.

-Pourquoi?, demande Émeline. Et d'ailleurs comment on ferait ça? À la vitesse ou il est parti, il a une bonne longueur d'avance... Et puis il pourrait être n'importe où.

-Il a dû se réfugier dans sa chambre, résonne Saphira. Avec la cave, c'est le seul endroit qui puisse se fermer à clef.

-Et les toilettes?, demande Alex.

-Elles ne ferment pas à clef..., dit tristement Victoria. À part celles des chambres.

-Et s'il n'a pas pris le couteau?, tente Gabriela. Il peut très bien être parti en chercher un à la cuisine.

-Ou alors il est sorti dehors..., finit Saphira.

-Par ce temps ?!, s'exclame Bryan. Il pleut des cordes!

-Tu ne connais pas Charles-Christian, » répond-elle simplement.

Soudain, elle se lève, éclairée en pleine face par la lumière de la porte.

« On se sépare. Gabriela, Jonathan, allez voir dans la cuisine et la Salle à Manger.

Victoria, Alexandre, cherchez les chambres et essayez chacune des portes pour voir si elles ne sont pas verrouillées. Émeline et Benjamin, fouillez le sous-sol, la cave, la

chambre froide... Antonia, reste ici, il pourrait revenir. Dans quinze minutes, on revient tous ici, compris? »

Alors elle se lève, et sans rien ajouter se dirige vers le couloir.

« Saphira!, crie Bryan en la rattrapant. Où vas-tu?

-Au hall d'entrée.

-Il ne peut pas être sorti, c'est impossible! Il faudrait être fou pour songer à partir en pleine mer en un temps pareil!

-On ne t'a jamais dit qu'il est sain d'esprit », coupe-t-elle d'un ton sec.

Marchant de travers, elle trébuche. Bryan la rattrape de justesse. Sans un regard, elle lève les trois volets de sa robe jusqu'à ses mollets et repart à la même cadence.

Le jeune policier la considère; elle est habillée plus chiquement encore qu'à son habitude, d'une robe mauve au corset noir brodé de rouge avec des manches argentées coupées à la verticale jusqu'à l'épaule et attachées au poignet, et coiffée de longues tresses noires entremêlées de fils d'or tenues en un chignon par une dague.

Après un moment, Bryan, ne pouvant plus se tenir la langue, demande :

« Que signifiait cette mise en scène? Les... esprits? »

Pour toute réponse, Saphira soupire rageusement.

« Je trouve cette pratique totalement stupide! Il n'y a qu'un tas de adolescents allumés croyant aux extraterrestres, aux fantômes et aux sorcières pour...

-Écoutez! Vous avez du culot pour venir jusque chez moi dans une fête privée avec mes amis les plus proches vous incruster dans nos conversations et critiquer des pratiques qui ont pour nous un sens, une signification... Cessez donc de vous mêler de ma vie privée!

-Pour votre information, sachez que je ne serais jamais venu si vous ne m'aviez pas invité!

-Et pour votre information, sachez que je ne vous ai jamais invité!

-Comment?!», demande Bryan, choqué, lui prenant le bras.

Tirée vers l'arrière, elle s'arrête pour se défaire de son emprise puis repart, s'emmêlant une nouvelle fois dans sa robe longue. Jurant rageusement, Saphira jette ses beaux souliers noirs au bout pointu et aux talons aiguilles au pied du portrait de Charles Wilberg le Second. La suivant de près, Bryan continue :

« J'ai pourtant reçu une lettre portant le sceau des Wilberg et signée de votre main, m'indiquant la date de la fête et sa durée...

-Avez-vous déjà vu ma signature? N'importe qui aurait pu vous envoyer cette lettre!

-Et pour quelle raison l'aurait-il envoyée? Je ne connais aucun des invités! »

Saphira ouvre la bouche comme pour répondre, mais se ravise. Le silence pèse à nouveau dans le couloir.

Jetant un coup d'œil aux dates des tableaux, Bryan constate qu'ils sont presque arrivés au hall d'entrée. Plus qu'un siècle.

« Tu n'as vraiment aucune idée sur qui aurait pu m'envoyer cette invitation? », demande Bryan.

Saphira laisse échapper un court soupire d'agacement.

Soudain, le hall d'entrée apparaît à leurs yeux comme une lumière au bout du tunnel, et à leur plus grande déception...

« Il n'y a rien!, constate Bryan d'un ton léger.

-Il n'y a rien!, répète Saphira sans le croire.

-Comme tu peux le voir. Je te l'avais dit.

-Il est dehors. »

Aussitôt, Saphira se dirige vers le miroir et le glisse pour découvrir une armoire à manteaux. Elle en sort un long imperméable de style 1940 et en couvre rapidement son élégante tenue de soirée.

« Tu ne vas pas sortir!, la retient Bryan.

-Si. Il est dehors, je le sais.

-C'est impossible! Et même s'il y était, tu n'aurais pas moyen de le retrouver, on n'y voit pas à plus de deux mètres, avec cette pluie!

-J'y vais quand même! »

Et au moment où elle franchit le seuil de la porte, un homme lui fonce dedans, les faisant tomber tous trois à la renverse! Aspergé d'eau, Bryan se lève, pour découvrir ce qu'en fait ils cherchaient.

« Charles-Christian! »

Trempé de la tête aux pieds, il semble moins paniqué que lorsqu'il s'est enfui de la salle, mais néanmoins, on peut lire une claire expression de peur et d'angoisse sur son visage gelé par la pluie.

« Que s'est-il passé ? », lui demande Saphira tout en l'aidant à se relever.

Tremblant, il articule quelques paroles incompréhensibles qui se terminent en une longue toux rauque.

« Viens, ne parle plus, je t'emmène au foyer pour te réchauffer... »

Le recouvrant de son imperméable, Saphira et Bryan l'aident à avancer, mettant ses bras sur leurs épaules. Une fois plus calmé, Bryan lui demande :

« Pourquoi es-tu sorti? Que s'est-il passé dans la Salle de Jeu?

-On... on m'a attaqué...

-Quoi?! Comment ça?

-Quand les bougies se sont éteintes... j'ai senti le couteau se presser sur ma nuque... j'ai essayé de me débattre, mais on ... on m'a donné un coup de poing...

-Mais qui aurait pu faire ça?, demande Bryan. Quand Benjamin a rouvert la porte, nous étions tous assis à nos places... »

Saphira ralentit.

« Non, pas exactement... »

Elle se tourne vers Bryan.

« J'ai tenté de le calmer et j'ai reçu une claque qui m'a envoyé jusque sur la table!

D'ailleurs pourquoi aurais-je attaqué quelqu'un que je ne connais pas!

-Personne n'avait de raison de l'attaquer. »

Ils se foudroient du regard. Charles-Christian balbutie :

« Non... c'est Alex... j'en suis sûr, il m'a toujours... détesté... et il est fort... c'est lui, j'en suis sûr...

-Ce ne pouvait pas être l'un d'entre nous, annonce Saphira.

-Un domestique?, demande Bryan.

-Il n'y a qu'Albert... et je doute fort qu'il ait pu entrer dans la chambre sans se faire remarquer... D'ailleurs il n'y a qu'une seule porte...

-Alors c'est l'un de nous qui s'en est pris à Charles-Christian! », tonne Bryan.

Soudain, un cri parvient jusqu'à leurs oreilles. Ils stoppent net.

« Mon Dieu, la Salle de Jeu! », s'écrie brusquement Saphira en repartant au pas de course.

Une fois de plus, Bryan s'élance à sa poursuite, oubliant totalement le pauvre Charles-Christian. Prenant de plus en plus abruptement les tournants, il perd peu à peu son hôtesse de vue. À peine essoufflé, il est rejoint par Jonathan, l'air perdu, les cheveux décoiffés et la cravate défaite, aboutissant d'un couloir.

« Que s'est-il passé?, lui demande-t-il. Qui a crié?

-La Salle de Jeu...! Ce doit être... Antonia! »

Soudain, Jonathan accélère, rattrape facilement Saphira puis la dépasse tout aussi facilement.

À bout de souffle, Bryan atteint finalement son but, y trouvant déjà Gabriela, Jonathan et Saphira attroupés devant l'entrée. Se traînant péniblement à travers les premiers arrivés, il est trop fatigué pour remarquer leurs expressions horrifiées, leurs visages tordus de peur, de surprise et d'incompréhension...

Il demeure pétrifié devant la vision terrible que leur offre cette pièce dans laquelle ils ont ri seulement quelques instants auparavant... Incapable de poser le moindre geste, il contemple la scène d'un œil ahuri, affichant la même expression que celle des autres invités.

Il ne remarque pas Saphira se précipiter dans la pièce, n'entend pas Jonathan pousser un cri de rage ni Gabriela fondre en sanglots, puis ne sent pas Émeline, Benjamin et Charles-Christian, puis Alexandre et enfin Victoria, arriver successivement jusqu'à eux puis adopter leur attitude.

Il ne peut détacher ses yeux du corps inanimé d'Antonia de Blois.

CHAPITRE 2

Nuit d'accusations

« Elle est vivante! », hurle Saphira, déchirant les fermetures de son corset pour lui permettre de mieux respirer.

Affolée, elle crie qu'elle ne respire plus. Les larmes aux yeux, elle tente de la réanimer avec le bouche-à-bouche. Ses lèvres sont déjà froides. Son pouls est faible.

Soudainement, Antonia tousse en un long râle. Jonathan, qui les avait rejointes, la retourne sur le ventre en lui tapant le dos. La toux arrête. Saphira place l'index et le majeur sur la carotide.

« Elle s'est évanouie », souffle-t-elle d'une voix brisée.

Un lourd silence pèse enfin sur le groupe au bord des armes. Le cœur battant, chacun observe la salle sans oser y entrer. Un étrange engourdissement les gagne, paralysant leurs membres et leur ôtant la voix, les plongeant dans un état somnolent.

« Qu'est-ce qu'on fait? », demande Alex d'une voix aigüe par un grognement.

Personne n'ose répondre.

« Il faut..., commence Saphira sans savoir comment finir sa phrase. Je vais appeler Albert. »

Tremblante, elle se lève puis marche à petits pas incertains. Bryan la retient.

« Il nous faut rester groupés. Il y a eu deux attaques en moins d'une heure.

-Deux?, demande Victoria en un gémissement.

-Charles-Christian..., entame Bryan... Dans la Salle de Jeu, avant de s'enfuir... »

Il ne peut même plus faire de phrases complètes!

« Attendez, coupe soudainement Benjamin d'une voix vive. Il faut mettre une chose au clair. Qui aurait pu faire une chose pareille? Quelqu'un de l'extérieur, sans aucun doute? »

Ils se regardent tous d'un air incertain et accusateur.

« Ce ne peut pas être quelqu'un de l'extérieur, répond fermement Bryan.

-Ce ne peut pas être l'un d'entre nous! », dit Gabriela d'une voix blanche.

Étrangement, tous se tournent vers Saphira. Après un moment de silence, les yeux dans le vide, elle annonce d'une voix dénuée d'intonation particulière :

« Nous devrions dormir là-dessus. Demain matin, Antonia sera reposée et nous pourrions lui demander l'identité de son agresseur.

-On ne peut pas la laisser seule!, s'indigne Émeline. Ni avec aucun d'entre nous! Surtout si elle a vu son agresseur, demain on la découvrira peut-être morte!

-Et les chambres ne ferment pas toutes à clef, dit Saphira. Nous devrions dormir tous en groupe dans le salon de chasse; il a un foyer, et... il peut se verrouiller.

-On peut demander à Albert de garder la porte?, tente Charles-Christian.

-Non, ça ne servira à rien si l'agresseur se trouve parmi nous, répond Bryan.

-J'peux garder la porte d'en dedans si vous voulez, dit Alex.

-Moi aussi, soutient Jonathan. De toute façon je pourrais pas dormir de la nuit... »

Un court silence s'installe, que Saphira ne tarde pas à rompre.

« Il y a des matelas en surplus en-bas... »

Sans qu'elle n'ait besoin de leur demander, tous les garçons –sauf Charles-Christian– se dirigent vers le couloir du côté opposé de l'entrée.

Jonathan suit le dernier. Après un moment de silence, Bryan ne peut s'empêcher de demander :

« Qu'est-ce qui s'est passé de votre côté? Est-ce que vous avez vu...quelque chose de particulier? »

Pour toute réponse, Alex adresse un regard disgracieux vers Jonathan qui baisse légèrement les yeux, malgré son visage demeuré impassible. Il se racie la gorge.

« Pas envie d'en parler », marmonne-t-il.

Alex détourne son regard, le visage sombre et colérique. Benjamin, perplexe, chuchote à Bryan :

« Ça doit être grave... Ils sont presque jamais en froid.

-Écoutez, dit Bryan d'une voix forte, vous réglerez vos comptes plus tard. Pour l'instant, il faut unir nos forces pour s'assurer que l'agresseur ne s'en prenne plus à aucun d'entre nous. Et pour cela, il faut que chacun donne sa version, ça peut aider Antonia à...

-Et qui est-ce que t'es, hein!, interrompt brusquement Alex, maintenant arrêté et faisant face à Bryan. Tu connais po Antonia, tu nous connais pas, aucun d'ent' nous! Faique ferme ta yeule et cesse de jouer les *cops*, tu commences à m'taper su' les nerfs! »

Maintenant retourné, il laisse Bryan derrière et accélère son allure, les dépassant rapidement. Jonathan ne dit toujours rien, le visage éternellement imperturbable.

« Il est dépassé par les événements, dit simplement Benjamin. Et je sais qu'il tient beaucoup à Antonia... d'ailleurs John, ça aide pas beaucoup que tu le laisses tomber...

-Ne parle pas de ce que tu ne connais pas. Et je te conseille de nous laisser tranquilles aujourd'hui!, » répond-t-il froidement

À son tour, Jonathan les dépasse, détachant son regard hargneux de son ami.

Benjamin se plonge dans une réflexion intense. Nerveusement, il laisse glisser ses doigts entre les pics de son bracelet punk.

Bryan remarque que son allure est très différente de celle de ses amis; nettement plus petit qu'Alexandre, également moins musclé que lui, il a les cheveux noirs en broussaille, un anneau d'argent dans le cartilage de l'oreille droite, la cravate noire défaite et la chemise vermeille couverte de plis. Une courte chaîne d'argent pendant de son cou arbore une minuscule croix catholique argentée.

Il le conduit jusqu'à la cave, où deux des cinq matelas avaient déjà été emportés. Ne voulant pas y retourner une deuxième fois, ils en prennent trois superposés les uns sur les autres. Ne connaissant pas le chemin, Bryan laisse Benjamin conduire le chargement. Après plusieurs tournants dans des couloirs sombres adjacents au couloir principal, Bryan demande :

« Tu connais bien le manoir? »

-J'y suis déjà venu plusieurs fois... c'est pas la première fois que Saph donne une fête de ce genre.

-Non? Mais c'est la première fois qu'une chose de ce genre survient?

-Ouais... enfin, bon d'habitude c'était Charlou la cible.

-Quoi!

-Non, des blagues je veux dire. Alex, John et moi on s'en prenait toujours à lui... enfin plus ou moins amicalement... »

Acquiesçant silencieusement, Bryan ne dit plus rien jusqu'à ce qu'ils arrivent aux doubles portes de verre blanc du salon de chasse.

Une fois entré, il observe un moment les invités et ne trouve personne changé en vêtements de nuit mais encore en habits de soirée, les cheveux décoiffés et les vêtements à moitié défaits et déjà chiffonnés.

Ils y voient tous autour des matelas, et les deux gardes du corps positionnés fidèlement à l'entrée sans mot dire.

Lentement, dans le plus profond silence, ils installent les couchettes en cercle, Antonia seule au centre, dormant chacun deux à deux. Alexandre et Jonathan refusent un matelas sous prétexte que ce serait trop confortable pour rester éveillés. Une fois tous installés, Saphira éteint toutes les bougies, et seul le feu ronflant du foyer apporte encore chaleur et lumière.

Les heures passent et personne n'ose fermer l'œil. Bryan discerne le doux berceement d'une eau coulant en cascade à proximité de la chambre comme une douche que l'on aurait oubliée ouverte se mêler aux premiers ronflements, puis à la longue conversation chuchotante des anciens soldats veillant sur le groupe.

Y jetant un regard furtif, Bryan aperçoit leurs silhouettes assises en indien, et sous les premières lueurs de l'aube leurs carrures semblent encore plus imposantes qu'elles ne le sont la nuit. Et en particulier celle du plus grand membre du groupe.

Alexandre, l'air légèrement plus vieux que Jonathan, très bien bâti, est de grande taille, même assis; les cheveux blonds mâts avec des tons sales de bruns, une chaîne en acier pendant de sa ceinture à la mode américaine, portant sa chemise noire à demi déboutonnée sur un torse bien musclé. Au lieu de la carabate, une longue chaîne fine d'or pend à son cou, auquel est accroché une petite croix en or.

Finalement rassuré et pris de fatigue, Bryan repose les yeux et plonge dans un profond sommeil sans rêve.

CHAPITRE 3

Premier rêve

Les yeux fermés, elle sent le regard perçant de sa demie-sœur se poser sur elle. Les yeux méchants, elle la fixe depuis trop longtemps. La femme ne peut le tolérer. « Tu vas finir par nous faire remarquer! », dit-elle en ouvrant les yeux.

Horreur! Tous la dévisagent. Ils connaissent son secret. Ils l'ont dénudée de la muraille qu'elle a construite!

Elle avance sur un chemin noir, habillée de haillons. Où est-elle donc revenue? Les larmes aux yeux, elle colle les paumes de ses mains sur la charmante vitrine du magasin flambant neuf des frères Jean et Jacques.

« Qu'est-ce qu'ils sont beaux, les feux d'artifices!, dit-elle de sa voix d'enfant. Madame, j'en veux un! S'il vous plaît! »

La dame lui prend la main et l'éloigne de la belle boutique. « Arrête de rêvasser! Tu vas me mettre en retard chez le Wilberg! -Non! Je veux pas y aller! Je les déteste! »

La femme frappe l'enfant. La fillette pleure. « Tais-toi! Viens! -Non! »

La fillette se déprend de son emprise et court se réfugier dans le magasin. Là, elle y trouve tous les enfants du quartier, portant chacun un pétard à mèche à la main.

« Viens! On va les poser près du château Wilberg!, dit l'un.

-Ils vont exploser et leur faire peur!, dit un autre.

-Ils vont mettre le feu à la baraque!, dit encore un autre.

-Ils vont tous mourir! »

La petite fille, maintenant sous sa forme adulte, secoue la tête, sanglotant. « Non! Vous ne devez pas faire ça! Non, arrêtez! »

Tous les enfants sortent en trombe du magasin, éclatant d'un rire jovial. Affolée, la jeune femme les suit, puis voit au loin la grande demeure anglaise prendre feu. Les rires se transforment en cris. D'autres cris de peur et de douleur proviennent du manoir. Les habitants de la rue sortent de leur maison, pleurant et hurlant après leurs enfants. La jeune fille cherche à s'enfuir, mais est rattrapée par la dame qui la bat.

« Qu'as-tu fait, petite sotte! Tu nous as maudits, tu nous as tués! À mort! »

La jeune femme pleure, agenouillée devant la vieille, la suppliant de la pardonner.

Soudain, une silhouette noire apparaît à l'horizon, le visage caché par le Soleil. L'homme avance, sûr de lui. Il tend la main à la jeune femme couverte de boue. Lentement, il la ramène chez lui et la console.

« Monsieur Wilberg, veuillez me pardonner!, sanglote-t-elle. Vous devez me détester pour tout ce que j'ai fait! Je ne suis qu'un monstre! »

Le visage flegmatique, il lui relève la tête et plonge ses yeux dans les siens. « Je ne suis pas stupide, dit-t-il simplement. Je connais votre identité. Je sais que vous ne m'aimez pas. Mais moi, je vous aime. »

Il l'embrasse. Puis lentement, il se laisse tomber à terre et ses lèvres deviennent froides. Les yeux toujours ouverts, il se pose sur le sol en une pose que jamais plus il ne quittera. Un point rouge apparaît à sa poitrine.

La jeune femme quitte le foyer sans un regard. Un miroir se découvre devant elle. Sa réflexion a le visage parfaitement blanc, la peau desséchée et par endroits arrachés. L'enfant a gardé ses traits de bébé, une affreuse moquerie de la beauté.

« Pourquoi m'as-tu tuée?, demande la réflexion de sa voix perçante.

-Tu es la cause de tous mes ennuis », répond la femme.

Elle dépasse le miroir en fuyant.

Elle se retrouve brusquement dans la grande salle, où neuf silhouettes la fixent d'un air terrible. N'osant pas s'arrêter, la jeune femme court à nouveau, puis se retrouve à la cuisine. Là, l'horrible couteau l'attend, pointe tournée vers elle.

La vieille adolescente pleure. Elle crie sur le couteau. Elle n'ose s'en approcher, mais elle hurle de toutes ses forces sa culpabilité. Pour rétablir la justice.

« Ce n'est pas moi! Tu es la source de tous mes ennuis! Vas-t'en, vas-t'en, vas-t'en! »

À bout de force, elle s'agenouille devant l'arme en geignant toutes ses larmes. Malgré cela, l'arme ne bougea pas. Le redouté poignard le fixe sans un mot, sans daigner lui montrer la source de ses souffrances. Mais soudain, un homme apparaît à la porte de la cuisine.

Cet homme n'est pas un Wilberg.

Il ne bouge pas, mais sa présence semble mortelle pour la pauvre jeune femme. Gémissante, elle se couche sur le sol et se cache son visage de peur que la silhouette ne la reconnaisse. Il ne faut pas qu'il la voie.

« Aide-moi! Aide-moi! Pars, aide-moi! »

L'homme immobile ne l'aide pas. Il s'approche et empoigne le couteau.

« Ce ne peut pas être toi!, crie-t-elle à sa raison. CE N'EST PAS TOI! »

Le couteau touche sa chair et la transperce. La douleur la fait taire un instant.

Les huit autres rejoignent le meurtrier. Ils encerclent la jeune femme.

« Mea culpa, Mea culpa... », répètent-ils tour à tour en l'encerclant, tournant autour de la victime comme des barbares autour d'un feu de joie.

Les images tourbillonnent devant ses yeux, les visages de ses amis deviennent ceux de sataniques démons de la Bible. Toutes images se brouillent. Un noir parfait les remplace soudainement.

Tremblante et à bout de souffle, Liv se réveille en sueur. Regardant furtivement autour d'elle, elle remarque rassurée que rien n'a changé depuis la nuit dernière.

Un cauchemar. Ce n'était qu'un cauchemar.

CHAPITRE 10

La bibliothèque

Une fois arrivé dans la superbe pièce au foyer du feu mourant, le jeune policier prend le temps de souffler devant la cheminée avant d'entamer une nouvelle chasse aux indices, et surtout avant de perdre à nouveau son chemin. Fermant quelques instants les yeux, il se laisse bercer par le doux crépitement des flammes et la plainte inquiétante du vent qui bat à la vitre de chaque fenêtre avec force et colère, en luttant malgré lui à l'envie séduisante d'un sommeil profond. Quand lentement, presque inconsciemment, parvient à ses oreilles une musique lointaine, majestueuse et puissante mais malgré cela, presque inexistante. Ouvrant à nouveau les yeux, il se rend compte que la musique ne faisait pas partie d'un rêve.

Il se lève et suit les notes vibrantes du piano jusqu'à une porte opposée à celle de l'entrée à la cuisine. La musique devient plus forte et il peut reconnaître les intonations majestueuses et spectaculaires de Bach. La 'Toccate et Fugue' fait à présent vibrer les murs, ondulant presque la surface des tableaux accrochés tout au long d'un couloir annexe au principal. Suivant toujours la musique, il remarque que quelques lustres ont été allumés ci et là pour lui éviter de nombreuses collisions aux tournants du passage.

Arrivé devant la double porte fortifiée de la salle, sur lesquelles sont incrustées les lettres B et W, et en haut à droite de la porte de droite, il s'arrête pour lire l'inscription sur une plaque dorée : « *À la splendeur d'Alexandrie* ».

« *Modestes, les Wilberg...* »

En touchant la poignée complexe en or massif de la porte, il ressent sous ses doigts les douces vibrations des notes *fortissimo* de la fin de la Toccate... Puis pousse doucement l'unique entrée de la bibliothèque pour y découvrir une vue... à en couper le souffle.

Au centre, posé sur un piédestal de trois marches et un tapis rouge de velours, il y trouve un piano à queue de concert, noir, de plus de trois mètres, capot ouvert au maximum pour découvrir en son intérieur des cordes dorées.

La poigne forte, l'agilité et la rapidité des doigts de la pianiste donnent à sa Fugue des airs légers aussi bien que pathétiques... résonnant à travers chair et bois jusqu'au dôme recouvert d'anges et de hiéroglyphes, au deuxième étage, du plafond de la bibliothèque... Ébahi par la splendeur du morceau, le jeune policier n'ose interrompre l'interprète et se contente de savourer le moment en contemplant la grandeur de la salle. Entourant le centre de la pièce sont arrangés plusieurs divans romains de style antiques (ceux sur lesquels se couchaient les romains pour manger), recouverts d'une étoffe rouge vive, et deux tables basses recouvertes de cornes d'abondances remplies de fruits. Sous ses pieds, le sol de marbre blanc est recouvert de larges tapis persans. Faisant face à l'entrée, deux escaliers en arcs de cercle –en marbre blanc et en bois noir- relient parterre et premier librement jusqu'au dôme du plafond, un étage plus haut, le deuxième donnant entièrement sur le bas de la bibliothèque ronde (ne permettant guère à plus de trois personnes de circuler entre les livres de l'étage et la balustrade). Au centre de l'escalier en demi-cercle est placée une horloge rappelant celle du haut du *Big Ben*, au-dessus d'une fontaine en or sculpté d'où jaillit abondamment du vin de la meilleure qualité.

Plus haut encore, accrochés au plafond au milieu des fresques superbes mêlant différents styles, pendent de magnifiques lustres de cristal brillant de tous leurs feux et chantant avec la musique de leurs cris aigus. Puis enfin, au centre de l'attention repose l'hôtesse, la maîtresse de la maison, plus merveilleuse encore que ses possessions; Saphira.

Une fois la dernière note jouée, le jeune homme laisse résonner un moment la magnificence du moment avant d'applaudir lentement, fortement l'exploit de son amie. « Bach », dit-il simplement une fois qu'elle s'est retournée.

Elle se lève, descend les marches du podium et empoigne la baguette qu'elle avait déposée sur l'une des tables basses avant de répondre :

« Le plus grand de tous.

-Pourquoi le préfères-tu aux autres?

-Ses œuvres sont d'une étonnante perfection, amenant... la sérénité et la paix de l'âme à ceux qui les jouent aussi bien qu'à ceux qui les écoutent... il a pu vivre vieux pour développer sa musique au maximum, et écrire le plus possible. Il était fier, et conscient de son talent.

-Mozart était tout aussi talentueux... sinon plus.

-Mozart! Mozart n'était pas talentueux, il était béni d'un véritable don du ciel! À peine sorti des couches il commençait déjà à composer... Ce fut le maître incontesté de son époque, l'avant-gardiste qu'il fallait au Monde pour sortir du enfin du classicisme, le style viennois... mais Mozart a eu la malchance d'une vie plongée dans la misère, la maladie et par-dessus tout la malchance. Sa mort prématurée a coupé court son potentiel et l'a empêché d'atteindre ce niveau de sagesse, de rigueur et d'expérience que seul l'âge peut permettre d'acquérir.

-Wow, une experte en musique?

-Mon père adorait cela. Il était si conservateur... comme s'il vivait à une toute autre époque!

-Que s'est-il passé?

-Eh bien, il n'a jamais voulu d'adapter à la vie moderne...

-Non, je veux dire : que s'est-il passé avec ton père? Est-il mort?

-Tu sais bien que oui. »

Elle lui jette un regard sombre qu'il n'ose pas retenir très longtemps.

« Ah, oui! C'est vrai, tu me l'avais dit. »

Honteux, Bryan se demande un moment s'il devrait oser lui demander la date de son décès. Après sa disparition, sans doute? Certainement! Comment pourrait-elle savoir qu'il était conservateur, sinon? Et d'ailleurs, elle avait disparu en même temps que lui; pourquoi serait-il mort, si elle non? Il n'en peut plus.

« Comment est-il mort?

-Accident domestique.

-Il y a longtemps? »

Posant ses questions du tac au tac, il redresse son regard vers l'hôtesse et voit que ses yeux brillent de colère. Son visage est presque impassible, mais ses yeux trahissent une colère inexplicable.

« Il y a deux ans », répond-t-elle d'une voix grave un peu tremblante.

Les lèvres du jeune policier brûlent horriblement de tout lui dire, de tout lui demander; mais il n'en a pas le droit. Ce serait parfaitement impoli, en tant qu'invité (surprise), de remuer une vieille plaie de la maîtresse de maison avec autant de vigueur. Et pourtant, ce serait utile à l'enquête! Mais de toute façon, elle ne lui dirait rien de plus. Oh, elle lui cache quelque chose, c'est certain. Cette femme ne respire pas l'honnêteté.

Tout est si compliqué avec elle! Elle donne l'affreuse impression de toujours dire une part de la vérité, et de garder le reste pour plus tard.

Il se résout lamentablement à dire :

« Tu tenais beaucoup à lui? »

Saphira semble un peu plus à l'aise, espérant changer de sujet.

« Comme une fille pour son père.

-Et à ta mère? »

Alors là, il était sûr qu'elle allait lui sauter à la gorge. Ses yeux lancent des éclairs, et elle se laisse tomber froidement sur le canapé sur lequel elle avait entrepris de s'asseoir. Elle joue nerveusement avec la grosse bague qu'elle avait déposé sur la table basse à côté de la corne d'abondance, lorsqu'elle jouait du piano.

« Comme une fille pour sa mère. »

Cette dernière phrase, sans le moindre amour, sonne horriblement faux aux oreilles de Bryan. Posément, il se dirige vers elle, s'assoit sur le même canapé, prend sa main dans les siennes et l'oblige à tourner sa face vers la sienne.

Il y voit un visage d'enfant battu, discernant sur ses traits un subtil mélange de chagrin et de courroux. Il lit dans ses yeux trop humides un appel à l'aide déchirant, qui l'empêche au dernier moment de tourner le couteau dans la plaie.

Doucement, baissant les yeux jusque sur son bijou, il dit presque à voix basse :

« C'est un bel anneau. »

Faiblement, elle force une esquisse de sourire à se former sur ses lèvres, et répond d'une voix tout aussi susurrante :

« Merci. C'est le sceau des Wilberg.

-Je peux? »

Il lui enlève la bague du doigt et examine la gravure d'argent qu'il reconnaît aussitôt comme étant celle du sceau enfoncé dans la cire rouge de la lettre d'invitation faussement signée au nom de Saphira : c'est un « W » majuscule tenu par deux mains, dont la barre du milieu, plus longue que les deux autres, est la lame d'une épée.

Il espère vainement y trouver des marques de cire rouge encore incrustées dans le relief du motif. Nada.

« En existe-t-il un autre exemplaire? », demande Bryan, curieux.

Perplexe, Saphira fronce un moment les sourcils avant de répondre :

« Sûrement. Il est difficile de croire que de toute ma lignée, ce soit le dernier survivant.

-Ou plutôt que toi, tu sois la dernière survivante. »

Nouveau froncement de sourcils.

« Que veux-tu insinuer par-là? »

- Je n'insinue rien. Je suppose simplement qu'une si riche et vieille famille doit avoir bien des branches. Tu n'as aucun cousin, cousine du deuxième degré, frère, demi-sœur?

-Pas à ma connaissance. Enfin, du côté paternel. Mon arrière arrière-grand-mère Saphira n'a eu que mon arrière-grand-père avant sa mort. Depuis, tous les Wilberg meurent jeunes, à deux doigts de ne plus avoir d'héritier. Enfin, c'est arrivé avec mon père. Il n'y a que moi.

-Comment, la fortune Wilberg ne se transmet que *de père en fils*?

-Depuis des siècles.

-Mais le testament de ton père...? »

Bryan ne finit pas sa phrase. Retour au sujet! C'était inévitable.

« Mon père était conservateur des belles traditions. Il n'aimait pas tellement celle-là.

C'est soit ça, soit il était superstitieux, et voyant que ses prédécesseurs ont failli ne pas avoir à qui passer leur fortune, il a préféré la donner à n'importe quel de ses enfants.

-Il avait peur de mourir avant d'avoir écrit son premier testament?

-Son premier?

-Il date de ta naissance, en 1981 : il déclare que toute personne possédant 50% de son ADN, ou plus, est susceptible de toucher à son trésor. Pourquoi cela? Mystère. Pourquoi ne pas simplement le léguer à ton nom? Mais enfin, je n'ose pas supposer qu'il ait eu certaines liaisons hors-mariage qui, au cas où vous souffririez tous deux d'une mort prématurée, ne l'obligeraient pas à céder l'héritage au côté maternel de la famille, car il était très conservateur, non? Et superstitieux? Alors j'imagine qu'il n'a pas gardé cette version du testament qui serait peu commode au cas où son cher héritier serait féminin. D'où l'apparition d'une deuxième version après sa première mort, n'est-ce pas? »

Fulminante, Saphira se lève d'un bond et lance d'un ton haineux :

« Vous supposez trop de choses, agent Bruce! »

Sur ce, elle se dirige vers la porte d'un pas furieux et rapide, et peu avant qu'elle ne tourne la poignée, Bryan se lève et crie :

« Je ne serais pas obligé de baser mon enquête sur des suppositions si vous vouliez collaborer!

-Quelle enquête? Depuis quand avez-vous ouvert un dossier criminel à mon nom?

-Jamais! Et j'espère ne pas avoir à le faire!

-Alors dites-moi sur quelle enquête vous vous êtes lancé?

-Vous semblez oublier qu'il y a un assassin parmi nous!

-Qui a été assassiné?

-Albert!

-Vous prenez vos suppositions pour acquis! Qui dit que ce n'était pas un accident? Un suicide? Un meurtre, involontaire?

-Et Antonia?

-La pauvre, elle n'a plus toute sa tête, depuis quelque temps! J'ai tout de suite su qu'elle ne pouvait pas supporter les études en Droit, quand elle a pris une année sabbatique!

-Et toi, tu n'as pas pu le supporter du tout?

-Que voulez-vous dire?

-Abandonner le droit pour la médecine! Vous étiez si pressée d'avoir un emploi?

-Je n'ai jamais étudié le droit! Ah, et puis allez vous coucher, vous radotez.

-J'ai plutôt l'impression d'aborder un point crucial à l'enquête.

-Vraiment? Ma vie privée est donc si intéressante?

-Que caches-tu?

-Rien.

-Tu réponds bien vite. Tu as l'air trop sûr de toi.

-C'est toi qui parles à la seconde où j'ai fini ma phrase! Et je n'ai rien à cacher.

-Ah non? Même pas ta mort, en 1983?

-Arg!

-Ah-ha!

-Tu m'énerves! On ne peut même plus appeler ça de la curiosité, ni même une enquête, c'est du harcèlement! Une agression! Un harcèlement continu!

-Mais oui, je suis le pire individu qui existe sur cette Terre.

-On est enfin d'accord sur un point!

-Allez... »

Doucement toujours, mais un peu plus relaxé, il la prend par les épaules et l'amène jusqu'au même canapé où il l'assoit tranquillement pour la calmer. Puis, il va chercher une cruche de vin du bassin entre dans le cercle des deux escaliers, rempli de cette boisson, et l'apporte à Saphira.

« Mais oui, ne te gêne pas, sers-toi.

-C'est toi que je sers. Tu en as plus besoin que moi. »

Il lui tend le breuvage à forte odeur exquise, le mettant sous son nez, mais elle ne daigne pas même le regarder. Reprenant ses esprits, elle lui fait comprendre qu'elle n'y touchera pas, et baissant les bras, il le pose sur la table basse en s'asseyant à côté d'elle.

« Alors, tu me dis tout pour que j'arrête de te harceler?

-Alors tu admetts que tu me harcèles!

-C'était pour reprendre ton expression... »

Elle lui jette un dernier regard noir avant de céder. En soupirant, elle demande :
« Que veux-tu apprendre de moi?

-Je veux d'abord élucider le « *mystère de la rue Manson Street* », avant de m'attaquer à celui de cette soirée.

-J'ai bien peur de ne pas t'être d'une très grande aide pour aucun des deux. J'avais deux ans lors du premier, et étais avec toi lors du deuxième.

-Que s'est-il passé le soir du 1^{er} au 2 avril, 1983? Sais-tu ce qui a mis feu au manoir?

-Non.

-Comment vous êtes-vous échappés de l'incendie, toi et ton père?

-Je n'en sais rien. Il ne m'a presque jamais parlé de ça, ça l'a beaucoup touché de perdre ma mère.

-Pourquoi n'a-t-il jamais déclaré avoir survécu? Et pourquoi n'a-t-il jamais admis avoir une héritière?

-Il avait peur que cet incendie ait été le fruit d'un membre maternel de la famille qui souhaiterait toucher l'héritage. Il n'a pas changé son testament pour cette raison, et a récupéré l'héritage de façon anonyme pour qu'on ne vienne pas le harasser. Il n'a pas dit que je vivais encore pour me sauver.

-Comment a-t-il fait pour falsifier tous les documents à son sujet, et au tien? À ne jamais avoir aucune facture, pas de numéro de téléphone, pas de résidence, pas de citoyenneté ni d'assurance maladie?

-Un faux nom, sans doute.

-Pas de dossier scolaire?

-Il m'a inscrit sous un autre nom dans les papiers officiels, mais seulement dans les records. Il me changeait souvent d'école. Nous avons fui la France pour mieux dissiper nos traces. J'ai vécu sur les routes longtemps avant d'aller à l'armée, au Québec.

-Comment es-tu arrivée à l'armée? Et puis en France?

-Écoute, quel rapport avec cette enquête? J'ai beaucoup voyagé, je n'ai jamais réussi à me décider sur ce que je voulais faire, probablement parce que je n'avais rien à faire pour gagner ma vie. Je n'ai pas fini mon service à l'armée ni mes études, ça te va? Je suis même pas allée au collège. J'ai commencé plein de choses sans jamais rien finir. »

Bryan soupire longuement. Il tâte nerveusement son calepin qui repose bien sagement au fond de sa poche avec une envie irrésistible d'y retranscrire toute sa conversation avec Saphira. Il est extrêmement irrité : une horrible impression le démange; que malgré qu'en apparence, il n'ait rien appris de nouveau ou d'important pour les événements de l'Halloween, qu'il y a quelque chose d'extrêmement important qui se balance sous son nez en rigolant, sûr de jamais être découvert.

Il ne faut jamais être sûr de rien!

Exaspéré, il lève les yeux vers le ciel et est aveuglé par la lumière brillante des lustres brillant de tous leurs feux, accrochés si hauts dans la voûte qu'ils sont parfaitement inaccessibles.

Tiens, tiens! Qui irait allumer chaque chandelle de ce lustre, pendu si haut au plafond, en si peu de temps? Et comment se fait-il qu'il n'y ait pas de cire à terre, si ces lustres sont allumés depuis si longtemps?

Les yeux étincelants, Bryan scrute chaque recoin de la pièce ronde, jusqu'à l'étage, longe les murs, jusqu'à la porte, et... bingo!

« Il y a un interrupteur! », s'écrie-t-il en se levant si soudainement que Saphira sursaute.
« Quoi?

-Saphira, il y a un interrupteur, là, près de la porte! Les lustres fonctionnent à l'électricité! Tu, tu... tu nous as menti tout ce temps-là! Il y a l'électricité dans ce foutu manoir!

-Oui! Et qu'est-ce que tu croyais, que Salem aurait fait reconstruire le château Wilberg avec le même problème qu'autrefois?

-Quoi?

-Regarde! », pointe Saphira vers une fenêtre du deuxième étage.

Caché dans l'ombre des étagères, collé au mur et camouflé de la même couleur que lui se trouve...

« ... une alarme à incendie!

-Ce serait dommage, après avoir pu sauver quelques milliers des livres les plus anciens de l'histoire de ma famille, de les perdre pitoyablement dans un autre incendie?

-Ton père a pu sauver des bouquins, mais pas sa femme? »

Piquée à vif, elle se lève et hurle :

« Tu crois quand même pas que ces livres, ils sortent de *Manson Street*!

-Et pourquoi pas? Et les tableaux accrochés au couloir principal, ceux des portraits des plus anciens Wilberg, eux aussi ils étaient avec les livres?

-Oui! Dans un coffre d'une banque suisse que mon père a vidé à la suite de l'incendie et de la mort de ma mère!

-En même temps que l'héritage? Alors, tout est dépensé? Il n'y a plus de fortune?

-Ne sois pas ridicule, il a ouvert un autre compte, anonyme.

-Pourquoi en ouvrir un autre?

-Je te l'ai dit, il voulait effacer toutes traces de l'héritage!

-Et c'est pour ça qu'il a mis tous ses biens dans ce manoir qu'il n'a jamais habité?

-Comment?

-Tu l'as dit toi-même, après 1983 vous avez toujours voyagé, et principalement en Amérique. Vous n'avez donc pas habité le château. »

Les yeux de Saphira sont à nouveau emplis de rage.

« Je te l'ai dit, mon père était très conservateur. Il n'a pas voulu que le manoir de ses ancêtres se perde à jamais. Il y a déplacé les objets les plus vieux, qu'Albert entretenait en même temps que ce manoir.

-Albert. »

Bryan prononce ce nom dans un ton doux, presque triomphant.

« Ce si vieux serviteur de la famille. Tu vois bien que j'ai réussi à lier l'affaire « *Manson street* » à celle d'hier soir.

-Je ne vois aucun lien.

-Peut-être que l'attaque sur Antonia n'était qu'une diversion pour se débarrasser d'Albert. Pourquoi? Parce que, probablement était-il serviteur de la famille *avant* l'incendie de 1983. En qui placer une telle confiance au point de confier la maison ancestrale de sa famille ainsi que tous ses bijoux? En un vieux serviteur, rescapé de l'incendie et qui sera encore prêt à servir sa famille. Le vieil Albert, enfermé sur l'Île du Diable sans autre moyen de communication avec l'extérieur qu'un ferry qui ne passe qu'à tous les sept jours pour lui apporter de la nourriture. Qui d'autre aurait accepté un tel job, et à qui

d'autre aurait-il pu la confier? C'est un travail dangereux, que d'être gardien de quelques 100 millions de dollars...

-As-tu seulement idée de ce que tu dis? Si quelqu'un avait voulu cambrioler le manoir, il ne l'aurait certainement pas fait durant une de mes fêtes! Et d'ailleurs, pourquoi tuer ce pauvre Albert? Premièrement, il ne savait pas grand-chose sur l'héritage et deuxièmement, à qui voudrait faire du chantage, il serait plus utile vivant que mort, non? -Je ne parle pas d'un cambriolage ordinaire, mais d'un meurtrier dangereux qui cherche à mettre la main sur un héritage de plus d'un milliard de dollars! Depuis que tu fais tes fêtes ici -j'ignore si tu vis ici en-dehors de cela et d'ailleurs ça m'étonnerait- mais si quelqu'un s'intéressait à ce manoir, d'abord il aurait eu le temps d'agir, et puis maintenant, il n'est plus tranquille. Ton père est mort : tu es la seule héritière légitime. Bon. Alors pourquoi l'assassin ne s'en est-il pas pris à toi? Pourquoi, d'abord Charles-Christian, puis Antonia? Ça n'a aucun sens. Pourquoi Albert? Eh bien parce que : il était le père de Salem.

-QUOI?! Si c'est tout ce que tu trouves à dire, tu ferais mieux de te taire!

-Écoute, écoute, il faut 50% de l'ADN...

-Non! J'en ai assez d'écouter tes conneries! Maintenant, mets-toi bien dans le crâne une fois pour toutes qu'il n'y a pas d'héritiers surprises qui sortent de nulle part! La fortune Wilberg est à moi, je suis l'héritière, et personne d'autre! OK? JE suis la SEULE enfant légitime de Salem Wilberg et il n'y en a AUCUN autre! BONSOIR! »

Enragée, Saphira quitte la pièce en coup de vent et claque la porte si fort que les lustres du plafond résonnent et vibrent sous le choc.

Bryan, penaud, reste toujours assis sur le même canapé, les mains vides. Il fixe encore la porte d'où est si rapidement sortie sa suspecte, avant de jeter un coup d'œil inattentif à sa montre.

Une heure trente.

Pensivement, il prend son calepin soigneusement placé dans sa poche et son stylo plume, et se met à écrire.

CHAPITRE 20

La Salle de Jeu

« On se croirait dans une série télévisée, dit Gabriela, en route.

-Pourquoi tu dis ça?, demande Benjamin.

-Ben, il y a d'abord Antonia qui se fait attaquer, le policier avec son invitation-mystère, puis le domestique et le canot qui disparaissent et sont retrouvés ensemble tous les deux hors-service; Alex qui se fait droguer, un triangle amoureux qui éclate au grand jour entre Antonia, Jonathan et Alex...

-Et ce n'est pas encore fini, il nous reste quatre petits jours..., rajoute Benjamin. Je suis certain que beaucoup de choses... intéressantes devraient se passer, aujourd'hui. »

Il adresse un regard complice à Émeline qui ne le lui rend pas.

« Nous y voilà! La Salle de Jeu! »

Bryan jette un regard au plan.

« C'est marqué ici qu'il n'y a qu'une seule entrée. C'est vrai? »

-Oui, répond Saphira. Jusqu'à présent.

-Bien... alors je crois que l'on devrait reconstituer la scène. Tout le monde à sa place!

-Quoi, avant ou après l'attaque?, demande Antonia déboussolée.

-Mais avant, bien entendu. Bon. Alors, première chose : les chandelles qui s'éteignent. Saphira, tu as une explication?

-Des courants d'air, dit-elle simplement en levant les épaules. Ce manoir en regorge.

-Des courants d'air dans une pièce fermée? Peu probable.

-Alors non : je ne peux pas l'expliquer.

-Mais voyons. Ce sont les esprits..., raille Victoria. N'est-ce pas?

-Deuxième question, la coupe Bryan en essayant de rester aussi méthodique que possible; le couteau qui s'envole. Une réponse?»

Silence.

« Saphira?

-Pourquoi se tourner nécessairement vers moi?, demande-t-elle, exaspérée.

-Voyons... Un; c'est ta soirée. Deux; ce sont tes invités. Trois; c'est ton manoir... et par conséquent tu as choisi où, quand, comment et qui. Alors?

-Ce n'est pas la peine d'en faire un drame... ce n'est qu'un couteau.

-Un couteau coquin, d'après ce que je vois. Il s'envole, cause la panique et la dispersion du groupe, disparaît, réapparaît juste avant l'attaque, disparaît à nouveau *après* l'attaque et est mystérieusement retrouvé dans la valise de Jonathan, petit ami de la victime.

-Non, en fait..., coupe Antonia. Tu sais, quand je t'avais dit que le couteau avait réapparu sur la table sans que je ne sache comment, eh bien tu ne savais pas encore pour moi et Jonathan et à propos d'Alexandre, alors...

-Quoi? Tu m'as menti?, demande Bryan.

-Ah, réveille-toi un peu! Nous le savons déjà tous!, râle Victoria.

-Quoi?! Comment...! Pourquoi suis-je toujours le dernier à être au courant de tout dans ce foutu manoir?, scande Bryan, hors de lui.

-Relaxe, le calme Charles-Christian. C'est rien, je t'explique; Alex est revenu dans la Salle de Jeu avec le couteau parce qu'il savait qu'Antonia avait un amant...

-... j'voulais juste tsé là, le fighter un peu, continue Alex, et là quand j'ai vu qu'c'était John j'ai juste lâché l'couteau...

-...que j'ai repris et posé sur la table après que Jonathan s'est précipité derrière Alexandre..., reprend Antonia.

-Et c'est là que quelqu'un est arrivé par-derrière..., poursuit Gabriela.

-Et qu'Antonia a repris le couteau pour se défendre, parce qu'elle pensait que c'était Alexandre..., continue Victoria.

-Mais là quand il l'a attaquée, Anto a comme perdu le couteau et l'agresseur a pu lui prendre..., dit Benjamin.

-...et c'est pour ça qu'Antonia a une coupure au bras, ajoute Jonathan.

-Mais quand Émeline est arrivée pour aider Antonia, l'agresseur lui a jeté le couteau au visage et c'est ainsi qu'il a pu s'échapper sans qu'elle ne le voie..., explique Saphira.

-Et après l'attaque, Jonathan n'a fait que ramasser le couteau ni vu ni connu, car Alex aurait été suspect si la vérité aurait éclaté sur le moment, achève Émeline. Et c'est aussi là que j'ai ramassé le mouchoir...

-Alors vous saviez tous?, conclut lamentablement le jeune policier. Tous! Mon enquête est... purement inutile!

-Mais non..., le console Saphira. On ne sait toujours pas qui l'a attaquée.

-Et comment voulez-vous que je vous sois d'une aide quelconque si je sais tout au moins un jour en retard du reste du groupe?

-On s'est tout expliqué hier, pendant que tu fouillais les valises, trouve Gabriela comme excuse et consolation. De toute façon, ce n'est pas le couteau qui est important...

-Attendez, reprend Bryan. Vous n'avez toujours pas répondu à ma question; comment a-t-il fait pour voler jusque dans le mur? Je n'ai vu aucun mécanisme. Et comment a-t-il bougé?

-Oh, arrête avec ça, je t'en prie, supplie Saphira. Ce n'est pas important.

-On n'arrête pas de me le répéter, mais toujours aucune réponse! Alors? »

Elle hésite un peu avant de se prononcer.

« Enfin... je ne sais pas exactement. Ce doivent être des aimants dans le mur... Des techniciens s'en sont chargés.

-Ah! Des techniciens, bravo! Je n'osais pas le croire de ta part! Une mise en scène?

-Mais voyons, c'est typique de Saphira, défend Jonathan.

-N'en fais pas un drame! Tu n'étais jamais venu à une autre de mes soirées auparavant, tu ne peux pas comprendre!

-Ah! Je ne préfère même pas répondre à cela! »

Le jeune détective tourne en rond en se disant qu'il donnerait tout ce qu'il possède en ce moment même pour une cigarette.

« Donc... récapitule-t-il en tentant de retrouver son calme froid. Une mise en scène pour effrayer Charles-Christian?

-En fait..., commence Saphira, incertaine de la réponse qu'elle devrait donner pour atténuer la nouvelle. Une mise en scène *avec* Charles-Christian.

-Quoi? »

Le groupe demeure abasourdi.

« Ah, enfin une nouvelle que j'apprends en même temps que tout le monde!, soupire Bryan. C'est déjà un progrès...

-Quoi? Son attaque dans la Salle de Jeu était *fausse*? », s'étonne Jonathan.

Saphira acquiesce sobrement, souhaitant probablement être ailleurs.

« Alors tu nous as tous envoyés dans des salles bien précises dans un but bien précis... non?, demande sournoisement Victoria.

-Comment cela? De toute façon, aucun d'entre vous de s'est rendu dans la pièce qu'il devait fouiller!, se défend hardiment l'hôtesse.

-Que *tu* nous as ordonnés de fouiller!, corrige Victoria. Et toi, tu es allée spécialement dans le hall pour rejoindre Charles-Christian *avec Bryan*, ce qui te donnait un parfait alibi pour ton crime!

-COMMENT ÇA, *MON CRIME?*, se met à crier Saphira. Dites tout de suite que c'est moi qui me suis dédoublée pendant que j'étais avec Bryan à l'autre bout de la maison, pour me téléporter de nouveau dans la Salle de Jeu et attaquer Antonia par derrière comme ça, sans raison!

-Au fait, pense soudainement tout haut Bryan, Charles-Christian est resté seul dehors, un bon moment... qu'est-ce que tu as fait? »

Silence. Celui-ci semble déboussolé.

« Hum... j'ai... ah, je ne sais pas si je devrais... »

Il tente de se défilier, jette des coups d'œil discrets dans le groupe puis à Saphira.

« J'ai détaché le bateau », avoue-t-il finalement.

Un scandale monstre s'enchaîne. Des indignations fusent de partout; tous se lèvent, hurlent et renversent au passage des chandelles éteintes, puisque c'est tout ce qu'ils peuvent renverser pour le moment.

« VOS GUEULES!, crie Jonathan en tapant soudainement de sa main sur la table, rétablissant le silence. Merci. Saphira?

-Jonathan. Je vous en prie, n'en faites pas un scandale! Il y avait à notre disposition un bateau de secours que je croyais parfaitement en état de nous conduire jusqu'en France en cas de danger! Et d'ailleurs, l'invitation durait sept jours, et en venant vous avez tous consentis à rester sur l'Île du Diable pendant sept jours! Donc...

-Donc quoi? Tu as organisé tout cela pour nous garder ici sept jours, quoiqu'il arrive?, questionne Victoria.

-Mais non!, proteste-t-elle en vain. Écoutez, vous saviez tous et toutes que cela se produirait, ce n'est pas la première fois! Quelqu'un en a simplement profité pour...

-Mais Saphira, combien de fois a-t-on parlé de ce foutu canot et de son naufrage?, demande Bryan, scandalisé. De... de toutes les fois que nous en avons discuté, et que c'était Albert qui voulait partir avec le canot...! Je n'arrive simplement pas à le croire!

-Écoute, je ne pouvais pas annoncer ça, dans la panique dans laquelle on était..., tente Saphira.

-Et le canot de sauvetage? Et Albert? Ça aussi, c'est toi?

-Bien sûr que non!

-On peut s'attendre à tout à présent!

-Attendez, coupe Émeline, si Albert et le naufrage n'ont aucun rapport entre eux... alors ça veut dire que quelqu'un a...

-Parfaitement, répond Bryan en grinçant des dents. Un vrai meurtre. »

Un moment de silence glacé passe alors que tous n'osent plus parler.

« Bon, on verra ça, dit finalement Jonathan. Pour l'instant, on devrait se séparer. Nous sommes déjà trop restés ensemble. On se retrouve au souper?

-Heureusement. Je pensais vraiment que j'allais..., commence Bryan sans finir, puis soupire. Quelle heure?

-Six heures, comme au Québec!

-Va pour dix-huit heures. »

Jonathan se lève le premier, salue les autres et quitte la Salle de Jeu. Suit Bryan, puis tour à tour tous les autres. Mais trois d'entre eux, que les autres ne remarquent pas, restent. Silencieux, mal à l'aise; ils demeurent encore assis bien après que les derniers pas du couloir se sont tus.

« Merci de n'avoir rien dit.

-De rien. Mais je me mêle plus à ça, les filles. Je vous laisse régler ça entre vous. »

Il se lève enfin, les salue également puis les laisse seules. Nouveau silence.

« Tu aurais pu m'aider.

-Je ne pouvais pas placer un mot entre toi et le policier qui criait!... et d'ailleurs, tu courrais moins de risques que moi.

-Vraiment? »

Elle rit sans plus rien dire. L'autre rajoute :

« Merci de m'avoir couverte.

-Il y a de quoi.

-Je te revaudrai ça...

-Ça m'étonnerait. »

Liv se lève et quitte la pièce. Laissée seule, sa sœur la regarde s'éloigner dans le couloir vers la cuisine, et décide de prendre la direction opposée c'est-à-dire celle du hall.

Mais elle s'arrête au tournant, remarquant quelque chose sur le mur. Intriguée, la sœur de Liv s'approche et reconnaît des marques de couteau dans le bois... celles d'Alexandre.

« Ah... tu as donc tout vu. »

CHAPITRE 21

Les bois

Les heures passent doucement et en silence. Bryan, entouré de monticules de feuilles éparpillées et de livres, sirote un cognac délicieux dans la Bibliothèque. Installé à l'étage, le jeune policier a une vue bien différente de la bibliothèque, d'ici, il semble se rapprocher des angelots rieurs du plafond, et peut voir entre les lustres la figure bienveillante du dieu Thot, maître de l'écriture et de la sagesse.

Parfois passent quelques personnes au premier étage, et Bryan peut les voir de haut chuchoter discrètement avant de partir. Ce calme lui manquait; il se dit même qu'il adorait aménager son bureau de travail ici-même, dans la beauté et « *la splendeur d'Alexandrie* » de la Bibliothèque des Wilberg.

Passant entre les hautes étagères s'étendant par dizaines de chaque côté du balcon, Bryan s'est souvenu des chiffres entrecoupés de lettres marquées sur chaque tombe du cimetière; chacun correspond à un livre sur la vie de chaque défunt, contenant sa correspondance, quelques objets qu'il chérissait, un résumé de sa vie écrit par un proche ou par lui-même... ainsi qu'une copie de son testament. Des milliers de volumes!

Il n'a malheureusement pas trouvé le livre sur Salem Wilberg... mais un autre a retenu son attention : celui de Saphira (1860-1909), surnommée « *Saphira I^{ère}* », puis « *Saphira vengeresse* », d'où la naissance de la « malédiction » de la famille.

Une vie particulièrement agitée; première née de Charles « IV » et sa femme Émilie, elle a été mariée à 18 ans à un avocat de 42 ans, William Oetker, avec qui elle a eu ses deux enfants deux ans après son mariage.

Il est dit (sans preuves policières) qu'elle a assassiné en 1879 son petit frère Gabriel, seul héritier de la fortune Wilberg, et convaincu son mari William, avocat de métier, de modifier le testament de leur père en sa faveur. Après quoi, redoutant une vengeance, William a tué son beau-père et ainsi hérité par sa femme de la fortune.

Après la naissance de ses deux enfants Vincent et Joséphine, Saphira se débarrasse de son mari, et prend en charge ses six sœurs et son petit frère Charles, dernier-né de la famille.

Elle a par la suite toujours refusé de se remarier, mais peu avant sa mort, elle écrivit un testament léguant la fortune à ses deux enfants, mais pas à son frère de dix-huit ans son cadet. Celui-ci, révolté, a convaincu son neveu Vincent d'assassiner Saphira, avant de le livrer à la police. Il épousa ensuite sa nièce Joséphine pour hériter de la fortune familiale...

Pourquoi Salem a-t-il choisi ce prénom précisément pour sa fille? Il devait bien connaître la sombre histoire qui s'y rattache...

L'horloge sonnant dix-huit heures arrache soudainement Bryan à son étude. Son devoir l'appelle... manger. Il soupire.

Rejoindre les autres devient peu à peu une corvée. Encore ces silences, ces regards mesquins; de nouvelles déclarations, de nouvelles disputes... Vraiment trop horribles, ces vacances!

En sortant de la bibliothèque, Bryan se demande un moment quel chemin emprunter. Vu que le Couloir Principal longe le mur extérieur du manoir, c'est le chemin le plus long, puisqu'il contourne toutes les salles et représente un détour. Voyons, il n'a

qu'à contourner la Bibliothèque du côté du hall, emprunter le Couloir Central Est, longer le Salon des Contemplations, le Salon de Plaisance et tourner devant la Cuisine pour entrer par la porte du milieu de la Salle à Manger. Simple.

Après s'être égaré plusieurs fois et juré sur le plan qu'il n'arrive absolument pas à suivre, le jeune détective arrive finalement à destination. Tous l'attendent, et en le voyant, poussent des exclamations d'impatience en se dirigeant vers la porte.

« Qu'est-ce que...? Ai-je encore manqué quelque chose?, demande Bryan, dérouter. Pourquoi la table n'est-elle pas arrangée? Et où partez-vous?

-Elle s'arrange pas toute seule, la table!, répond Émeline. On va dehors.

-Quoi! Dehors! Mais il fait déjà noir... et froid! Et pourquoi dehors?

-Comme ça. »

Aucune autre réponse. Bryan insiste.

« Et qu'est-ce qu'on va manger, dehors? Il n'y a rien de préparé!

-On a pris du poulet pré-grillé de la chambre froide, répond Benjamin. On aura qu'à faire un feu pour le réchauffer.

-Mais... il y a tellement de chambres et de salons munis de cheminées... pourquoi dehors?

-Écoute, on ne tient pas à salir tout maintenant qu'il n'y a plus personne pour nettoyer!, répond Émeline.

-Mais c'est dangereux!

-Eh!, l'interrompt Jonathan. Regarde: le danger ne vient pas de dehors, il vient de nous dix! Alors qu'on soit dans le manoir ou à l'extérieur, ça ne change strictement rien!

-Mais...

-Et d'ailleurs; dans la Salle à Manger, as-tu une idée des milliers de façon dont on pourrait se faire empoisonner? Du poison, on peut en glisser partout : sur les ustensiles, dans les assiettes, dans certains plats, dans les verres, sur les vêtements, dans les chandelles... alors que dehors? Je vois mal où mettre le poison pour ne viser qu'une seule personne, puisque tout le monde se partage le même poulet, et que vu qu'on est à l'extérieur, il y a pas moyen d'empoisonner l'air et de rester enfermés dans une salle! »

Silence. Bryan ne trouve pas quoi répondre à cela. Quelle déception! Passer la journée dans une salle superbe et dans un confort presque moderne, pour la terminer dans la forêt avec les installations les plus rustiques et accompagné d'une armée d'insectes. « Bien pensé... », dit-il finalement simplement pour répondre quelque chose.

Ils ne sortent pas par en-avant, puisqu'il n'y a aucun moyen, à partir du hall, de contourner le manoir pour atteindre la forêt à cause de la falaise, et prennent donc la sortie de derrière, dans le Salon de Chasse.

Des bois plutôt denses commencent environ à une quinzaine de mètres à partir de la sortie; ils empruntent un sentier longeant la rivière que Bryan reconnaît avoir pris jusqu'au cimetière.

« Il y a une clairière à moins d'un kilomètre, fait-il remarquer.

-Il y en a plusieurs, ajoute Saphira. Mais on ne peut pas continuer à partir du cimetière.

-Pourquoi?

-C'est une partie dangereuse de l'Île. Très en pente, elle commence au niveau de la mer, et donc à chaque marée montante, elle est entièrement immergée. Il n'y pousse aucune végétation; on n'y trouve que des sables mouvants et il y a des glissements de terrain en permanence... mais ce n'est qu'une bande de terre de près d'un kilomètre de long et une vingtaine de mètres de large.

-Et la marée s'arrête assez loin du cimetière pour ne jamais le toucher?, demande Bryan.

-À une trentaine de mètres. »

Ils marchent encore un peu avant de s'installer à vue du cimetière, au bord de la rivière.

« Je ne crois pas qu'on devrait faire un feu dans la forêt, fait remarquer Gabriela. Il y a des risques d'incendie, non?

-T'inquiètes, on fait ça depuis qu'on est tout petits, répond Jonathan. D'ailleurs c'est pour ça qu'on s'installe près de la rivière. Bon. On se sépare : un groupe va chercher le bois, un autre les feuilles mortes et le dernier prépare le camp.

-On est pas à l'armée, soupire Victoria. Chacun fait ce qu'il veut.

-Ouais ben si on pense comme ça moi j'm'arrête pour câler une bière, dit Alexandre en posant à terre son sac à dos rempli de bouteilles.

-On ne devrait pas se séparer, objecte Bryan. On risque de se perdre.

-Se perdre?! Cette île est à peine plus grande que le 6^e arrondissement de Paris!, fait remarquer Antonia.

-Monaco est plus petit que le 6^e arrondissement de Paris. C'est tout de même un pays..., dit Saphira

-Une principauté, corrige Victoria.

-Bon, j'ai compris que personne n'a envie de bouger son cul pour faire de quoi. J'y vais seul, annonce Jonathan en se dirigeant vers les bois.

-Attends-moi! », crie Émeline en courant après lui.

Benjamin, Alexandre et Saphira le suivent également. Les autres décident de s'asseoir en les attendant, malgré le sol humide, coulé de roches et de mauvaises herbes. Le doux bruit de la rivière chuchotante enveloppe subtilement le groupe, apaisant le silence glacé de leur conversation.

Bryan tend l'oreille pour voir s'il peut entendre un chant d'oiseaux ou le bruit d'animaux; rien. Il n'y a que la rivière. En la regardant à nouveau, il se rappelle soudainement que son eau est salée... Vraiment, il devrait se souvenir de demander à Saphira d'où ce ruisseau tient sa source.

Et ils attendent. De très longues minutes s'ensuivent, toujours en silence. Un peu gêné, chacun se tient à l'écart des autres et ose à peine bouger ou gesticuler pour chasser les insectes. Étrangement, les personnes qui sont restées au « campement » sont probablement celles qui se connaissent le moins... Antonia, Victoria, Gabriela, Charles-Christian et Bryan; on ne peut pas dire qu'ils se soient jamais vraiment parlés seuls à seuls.

Le jeune policier soupire. Il se dit qu'il aurait dû rejoindre Saphira dans la forêt! Au moins, il se serait senti utile. Parce qu'ici, c'est vraiment ce qu'il préfère; un silence constipé dans un groupe de personnes qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre.

C'est finalement Victoria qui interrompt le silence. Irritée par le bourdonnement incessant d'un moustique qu'elle n'arrive pas à tuer, elle marmonne un juron suivi immédiatement d'un cri de rage.

« Ah! Il m'a piqué dans l'oreille! »

Se levant brusquement, elle secoue la tête vivement et frappe rageusement l'air de ses mains pour tenter de les chasser.

« Ah, c'est horrible! Affreux! Je déteste la nature! Quelle idée idiote d'aller manger dehors!

-Je vous l'avais dit..., rappelle Bryan.

-Et ces poulets, enveloppés à peine dans un petit morceau de tissu, par terre? Vous croyez que c'est hygiénique? De la part d'un médecin, vraiment, ce n'est pas bien malin!

-Calme-toi; maintenant qu'on est dehors, on va y rester jusqu'à ce qu'on mange. De toute façon, le feu va éloigner les insectes, la rassure Antonia.

-Si on arrive un jour à le faire, ce foutu feu ! Ils sont partis où, ceux-là? Ils prennent trois heures à revenir! Du bois, il y en a partout, on est dans une forêt, bon sang! Ils avaient pas besoin d'aller le chercher à l'autre bout de l'Île!, se plaint Victoria.

-Tu veux qu'on aille les chercher?, demande Gabriela.

-Non!, objecte Bryan. On ne doit pas se séparer, et sous aucun prétexte!

-C'est déjà fait, Einstein! Encore un peu plus séparés, ça ne changera pas grand-chose!, fait remarquer Victoria.

-Laissez, ils vont bien finir par revenir un jour ou l'autre, dit Charles-Christian.

-Non, je parie qu'ils sont dans un de ces salons, autour d'un feu et qu'ils nous ont enfermés dehors à nous battre contre ces suceurs de sang..., rage Victoria. Ils doivent bien se marrer!

-Peut-être qu'ils se sont perdus?, imagine Gabriela.

-Ouais, avec Saphira dans le groupe?, rit Charles-Christian. Elle vit ici, je te signale.

-Quoi? C'est impossible, nie Bryan. Ce n'est pas une maison de vacances, ou...?

-Quoi, t'as pas vu la taille?, exclame Charles-Christian. Pourquoi elle laisserait tout ça là sans surveillance?

-Ce n'est pas Albert qui...?

-Tu vois un vieux comme lui s'occuper tout de ça ? Tu délirés!, dit Charles-Christian en riant encore.

-Bon, vraiment ils sont trop lents... Tant pis pour le dîner, je m'en passerai ! Bonsoir! », lance Victoria en partant vers le manoir.

C'est au même moment qu'apparaissent Jonathan et Benjamin dans la clairière, portant plusieurs gros morceaux de bois; suivi d'Alexandre amenant des roches, Émeline des feuilles mortes et Saphira, les mains vides.

« Ah, vous en avez mis, du temps!, se plaint Victoria. Vous êtes partis où, comme ça?

-Chercher de quoi faire du feu..., répond tout simplement Jonathan. Il fallait s'éloigner de la rivière si on voulait avoir une chance de trouver quelque chose de sec.

-Pour vous éloigner, eh bien vous vous êtes éloignés! Ou bien vous deviez marcher à une vitesse ahurissante pour réussir à ne pas tourner en rond sur un espace de moins de trois kilomètres carrés!, les réprimande Victoria. Et Saphira? Pourquoi t'es partie avec eux, si c'est pour ne rien ramener?

-Il faut bien que quelqu'un ait les mains propres pour préparer le poulet. »

Tous prennent place en cercle autour du monticule de bois et de feuilles mortes, soigneusement entouré de rochers pour contenir les flammes. Jonathan avance au milieu du cercle et se prépare à allumer le feu à l'ancienne mode, mais Benjamin l'arrête et lui lance son briquet.

« Merci!

-Est-ce que tu aurais une cigarette?, demande Bryan, plein d'espoir.

-Désolé, répond Benjamin. Quand on est autour de Saphira, c'est une zone entièrement non-fumeurs.

-Mais... dehors? Si au moins on doit endurer le froid, le noir et les insectes, on pourrait au moins en profiter pour...

-Essaye pas, t'arriveras jamais à la convaincre, le décourage Alexandre. Ça fait des années que j'essaye!

-Bon, le feu est parti! Passe-moi les poulets, dit Jonathan.

-Non, laisse faire t'as les mains sales, répond Saphira. J'y vais.

-Écoute, maintenant que j'y suis, laisse moi faire.

-Non!

-Saphira! »

Ils se disputent les poulets, Saphira debout, Jonathan recroquevillé devant les flammes. Tirant et poussant, Saphira finit par tomber sur Jonathan... laissant tomber les deux poulets dans le feu. Le tissu enveloppant la viande s'allume soudainement; une odeur de brûlé accompagnée de fumée s'ensuit immédiatement.

« Au feu! Éteignez-le!, crie Victoria.

-La rivière!, montre Bryan.

-Et avec quoi tu veux qu'on la prenne, l'eau?, demande Benjamin.

-Alexandre a des bouteilles de bière!, rappelle Charles-Christian.

-Non! Jamais! », gueule Alexandre en se jetant aussitôt sur son sac dans la ferme intention de le protéger coûte que coûte.

Jonathan, qui a finalement réussi à se dégager de Saphira, se lève, pousse Alexandre de côté et vide entièrement le sac à dos de son contenu. Puis, astucieux, utilise le sac vide comme seau et le remplit d'eau qu'il déverse lourdement sur le feu... ainsi que sur les poulets.

Les flammes s'éteignent, et les poulets roulent dans les cendres inondées et les feuilles mortes, bourrés de terre et d'eau salée. Le groupe regarde tristement leur dîner s'envoler aussi rapidement.

« Vous savez quoi?, dit finalement Charles-Christian. J'aurais préféré le manger froid.

-Bien ce fiasco aura eu au moins une chose positive!, s'exclame Victoria.

-Laquelle?, demande Saphira.

-On peut rentrer!, dit-elle rayonnante en se levant, pressée de sortir de cette horrible forêt.

-Ouais, et quesse qu'on bouffe là-dedans?, demande Alexandre. Je pars pas d'ici avant d'avoir mangé de quoi!

-T'apprends jamais, mon vieux, fait remarquer Benjamin.

-Quoi?, demande Alexandre. Qu'esse tu racontes?

-Ça fait même pas deux jours que t'as failli crever à cause de la bouffe, et maintenant tu serais prêt à avaler n'importe quoi pace t'as faim?, demande Benjamin.

-Écoutez, pourrait-on s'il vous plaît ne pas aborder ce sujet?, sollicite Émeline.

-Pourquoi? Ça te rend mal à l'aise, que t'aies essayé de tuer Alex?, provoque Benjamin.

-Eille, sti d'tabarnaque c'tait un accident!, affirme Alex.

-Un peu bizarre, comme accident, tu trouves pas?

-Eh-oh!, interrompt Victoria. Vous vous battez dans le manoir, ok?

-Tu sais quoi?, continue Benjamin, ignorant Victoria. Je suis certain qu'Émeline le sait, c'est qui qui a attaqué Antonia.

-Pourquoi tu dis ça?, demande Jonathan.

-Écoute, tout le monde sait que c'est Alexandre!, assure Benjamin. Y'a qu'à y voir la face rien que quand on en parle!

-Non, ce n'est pas lui!, interrompt soudainement Émeline, se levant debout. Je sais qui a attaqué Antonia, le soir de Halloween. »

Silence. Le groupe se raidit soudainement; tous les regards sont tournés vers Émeline, qui légèrement tremblante, soutient son affirmation sans faiblir.

« Alors?, demande finalement Bryan, qui n'en pouvait plus d'attendre. Qu'est-ce que tu attends encore? Dis-le nous pendant que tu le peux encore! »

Émeline joue nerveusement avec ses mains; elle hésite un moment à se prononcer, ce qui est suffisant pour être interrompue.

« Je l'avais dit, qu'elle le sait!, répète Benjamin, triomphant.

-T'insinues quoi, là? Avant tu disais que c'était pas un accident, les crêpes, pis maintenant t'es tu en train de dire qu'elle aurait essayé d'me tuer en sachant sans qu'j'aie rien à faire a'ec c't'affaire -là?, demande Alexandre

-Je n'ai jamais dit que tu n'avais rien à voir avec!, réplique Benjamin.
-Eh! Émeline a déjà dit que ce n'était pas Alex!, défend Jonathan.
-Ah, ferme-là, innocent!, gueule Benjamin. T'es tout le temps en train de le défendre pour cette petite allumeuse d'Antonia!
-Oh! »

Des interjections de surprise fusent de partout; Jonathan se lève d'un bond, indigné, et torse bombé contre torse bombé, ils se font face, à deux doigts de se battre. Alexandre et Saphira accourent les séparer

« Les gars! Jonathan, Benjamin!, s'oppose Saphira.

-Retire ça immédiatement!, crie Jonathan.

-Pourquoi? Oh, me dis pas que t'es pas au courant..., commence Benjamin.

-De quoi?, demande Jonathan.

-Tu ne t'es jamais demandé pourquoi Alex était tellement fru, le soir d'Halloween, alors qu'ils étaient supposés ne plus s'être vus depuis déjà deux ans? »

Benjamin laisse Jonathan réfléchir un moment, avant de terminer :
« Ils ont jamais cassé. »

Une fois encore, murmures, protestations et cri d'indignation de la part d'Antonia fusent incessamment. Jonathan, lentement se tourne vers Alexandre. Ils échangent un regard, puis soudainement, sans que personne ne puisse l'arrêter, le poing de Jonathan s'élance et en une fraction de seconde heurte brutalement la mâchoire d'Alexandre!

Celui-ci, sous la violence du coup, est forcé de reculer de plusieurs pas. Il porte presque instantanément la main à sa bouche, étouffant un juron, et c'est en découvrant sa mandibule blessée qu'on s'aperçoit que le coup provocateur la lui a déplacée. En voyant cela, Jonathan lui porte un second coup, du côté opposé de sa mâchoire, pour la redresser.

C'en est trop. Alexandre fonce tête première dans le ventre de son ami, le projetant au sol. Toujours furieux, il se laisse tomber sur lui et le crible de coups. Saphira se précipite pour les séparer, mais est stoppée au dernier moment par Benjamin, qui ne craint qu'elle ne soit emportée dans la bataille.

Presque aussitôt, Jonathan prend à nouveau le dessus, culbutant Alexandre de côté sur les cendres encore chaudes, les restes du repas et la boue les recouvrant. Ils se lèvent tous deux, un peu étourdis, et sont finalement séparés; Benjamin, Bryan et Charles-Christian se jettent sur Jonathan pour l'immobiliser, et Saphira est la seule à avoir le courage de toucher Alexandre, tellement il est sale.

Antonia, furieuse et effrayée, se place au milieu des deux en tentant vainement de leur faire comprendre que tout ceci est faux. Ses paroles sont englouties par le brouhaha du groupe, les cris des combattants, les reproches des autres, à un tel point qu'elle finit par abandonner ses explications, à bout de souffle.

Après un moment, les autres finissent par se taire, laissant Jonathan et Alexandre s'engueuler comme du poisson pourri. Ils crient, s'insultent, se débattent hardiment pour recommencer la bataille –ne prêtant plus la moindre attention à l'objet de débat lui-même. Après un moment, Alexandre finit par se délivrer de l'emprise de Saphira et fuse dans la forêt, du côté opposé à celui du manoir, c'est-à-dire le cimetière.

Le silence est soudainement rétabli sur le groupe. L'emprise sur Jonathan est doucement relâchée, et le groupe peut à nouveau entendre le bourdonnement des insectes, le doux bruit de la rivière et le vent faire frémir les feuilles rougeoyantes de l'automne.

« Il est parti du mauvais côté de l'Île, fait finalement remarquer Gabriela.

-Comment ça?, demande Émeline.

-Le côté où il y a des sables mouvants et des glissements de terrain..., explique Gabriela. Il faudrait peut-être aller le chercher?

-C'est la marée haute, répond Victoria.

-Raison de plus, dit Saphira. La marée n'a pas encore atteint son summum, et cette partie n'est pas entièrement inondée. Mais s'il y reste pris, il risque de ne pas pouvoir s'en sortir et de mourir noyé!

-Alors, qu'est-ce qu'on attend?, demande Gabriela. On y va!

-Nous n'avons pas le choix. Il faudra être prudents et ne pas trop avancer dans la forêt à partir du cimetière..., commence Bryan.

-On fait des équipes, l'interrompt Benjamin. Moi et Jonathan, on balaie côté falaise, de l'autre bord de la rivière. Saphira, Antonia, allez du côté opposé; manoir-forêt. Gabriela, Victoria, faites le cimetière. Quant à vous, Charles-Christian, Bryan, vérifiez du côté le long des sables mouvants pour voir s'il n'y est pas déjà pris. Émeline, attends ici qu'il revienne.

-Attends, attends..., le coupe Bryan. On ne va pas faire comme à l'Halloween! En se séparant, on maximise nos chances de se perdre et de se faire attaquer! Et même à deux...

-Tu vois une autre solution?, demande Jonathan.

-Il ne faut prendre aucun risque. Je reste avec Émeline.

Silence. Jonathan et Benjamin s'échangent un court regard.

« Si tu veux, finit par répondre Jonathan. Mais Charles-Christian ne pourra pas aider Alex s'il est pris dans le sable.

-Ça ira, dit Charles-Christian. Je me débrouillerai.

-Bon. On ne se retrouve pas avant d'avoir retrouvé Alex, achève Jonathan. Compris? »

Tout le monde a compris. Lentement, chacun se dirige vers le lieu où il a été assigné; Bryan les regarde tour à tour, puis lorsqu'ils sont seuls, se tourne vers Émeline. La voyant tremblante et plus blanche qu'à son habitude, il lui adresse un sourire protecteur qu'elle ne voit pas.

« J'ai l'horrible impression de revivre la soirée d'Halloween, dit-il sans tact mais essayant de la calmer. Pas toi? »

Elle demeure silencieuse et se contente de hocher furtivement la tête avant de s'asseoir à terre en attendant les autres. Bryan décide de l'imiter. Ne sachant que faire pour l'apaiser, comme à son habitude –et puisque c'est pour lui le remède suprême au stress– il lui offre l'une des bières d'Alexandre, qu'elle s'empresse de refuser.

« Bryan..., commence-t-elle. J'aimerais rester seule. »

Le jeune policier l'observe un moment, surpris. C'est contre toutes attentes!

« Et pourquoi cela?, demande-t-il, incertain.

-Je t'expliquerai plus tard, je t'en prie, va-t-en. »

Au même moment le détective perçoit un bruit venant des fourrés. Il lui fait signe de se taire, et dégage silencieusement son fusil qu'il garde sur lui en tout temps depuis la première attaque. Alarmée, Émeline s'accroche à lui et tente de l'obliger à se rasseoir; peine perdue. Recroquevillé, Bryan avance vers les buissons à pas de loups. Il lui chuchote furtivement de se taire, de partir; Émeline s'obstine à avancer avec lui.

Parvenu devant les bosquets, le jeune policier s'arrête et lui fait signe de reculer. Il lève son arme... et crie :

« Haut les mains! »

Quelque chose s'agite, remue, se lève; la forme, sale et couverte de feuilles est encore indistincte dans la noirceur. Bryan ne tire toujours pas; hésite à l'attaquer, prêt à se défendre. Puis la silhouette finit par dire :

« Arrête! C'est moi! »

Ils reconnaissent immédiatement la voix de Benjamin. Émeline l'aide à se relever et à se débarrasser des feuilles mortes dont il est recouvert. Elle lui dit simplement :

« Emmène Bryan se cacher. J'espère qu'il n'est pas trop tard.

-Qu'est-ce que...?, demande Bryan, perdu.

-Je t'expliquerai. Surtout, tais-toi.

-Et Jonathan?, demande Émeline.

-De l'autre côté. Là, il me demande ce que je fous encore debout.

-Couche-toi! »

Bryan est forcé à se coucher dans les feuillages, tête contre sol. Il sent les branches du buisson le piquer de partout, et a la désagréable impression que ce sont des milliers d'insectes le dévorant petit à petit. Il tente de se débattre en silence, mais fait bruissier bruyamment les feuilles et donc se fait gentiment dire de se la fermer.

Il s'arrête. Maintenant immobile, il tente d'apercevoir Émeline à travers le feuillage; elle est retournée auprès des cendres du feu et s'est assise. Silence. Bryan se demande un moment où est passée son arme, avant de se rendre compte qu'il la tient encore dans sa main.

Mais qu'est-ce que c'est que cette mascarade? Qu'attendent-ils tous ainsi? Le meurtrier, peut-être? Tout le monde sait qu'Émeline n'est pas seule, pourquoi encore la guetter? Enfin, quand on va finalement le laisser se lever, il va sérieusement leur... poser quelques questions.

Toujours rien. Il a perdu Émeline de vue. Avec tout le grabuge qu'il a fait, comment espèrent-ils encore qu'il se passe quelque chose? Il faudrait un miracle!

Coup de feu. Un bruit, dans ce silence de mort, perçu et reconnu horriblement clairement. Bryan tente de se lever, mais sent le bras de Benjamin s'appuyer sur lui pour se lever le premier, le poussant à nouveau contre terre.

Plein de courbatures, quand il arrive finalement à se dégager des branches du buisson, il voit déjà Émeline se faufiler dans la forêt derrière ses deux gardes du corps. Il tente de les suivre tant de bien que de mal, évitant les troncs d'arbres, les roches à terre, les branches dans lesquelles il pourrait s'enfarger, à nouveau les troncs d'arbres et finalement Émeline dans laquelle il a failli foncer lorsqu'ils se sont brusquement arrêtés.

À bout de souffle, le jeune policier tente de se rapprocher du centre d'intérêt. Il pousse Émeline de côté, puis Benjamin, et arrive enfin à son but. Il distingue mal une forme inanimée, gisant sur le sol, et se confondant presque à un tronc d'arbre mort.

En se rapprochant encore, près de Saphira, d'Antonia, de Gabriela et de Victoria, il reconnaît sans grande difficulté le corps inanimé d'Alexandre Damour.

CHAPITRE 29

Réveil

La nuit est déjà tombée sur la Manche, et une fois le Soleil disparu, projette une ombre glaciale gelant sol, bois et hommes. Le Manoir Wilberg est trop grand pour être entièrement chauffé, et ainsi malgré l'effort des jeunes d'allumer le plus de foyers possibles, dans la moitié des pièces il fait toujours aussi froid qu'à l'extérieur.

Les chambres sont silencieuses. La lune, haute perchée dans le ciel éclaire la mer de ses rayons argentés, et allume ainsi les miroirs, donnant vie aux fresques de la chambre du peintre.

Le jeune policier ouvre doucement les yeux. Il a l'horrible impression que son sang n'arrive plus à ses membres, que son cœur bat trop lentement et que sa peau est devenue aussi dure que de la glace. En expirant de l'air chaud, un brouillard se forme devant ses yeux et donne vie aux anges du plafond, se confondant aux nuages du ciel.

La peinture semble avoir changé selon le temps; le bleu azur a disparu avec la lumière du jour, laissant place à la nuit. Les rayons de la lune font étinceler les miroirs et donnent naissance à des étoiles dans la chambre... Les yeux fatigués de Bryan voient même les formes floues, et croient discerner les dieux olympiennes danser sur les étoiles des murs.

Ses souvenirs sont vagues. Le jeune policier tente de s'expliquer comment il a pu arriver ici; les derniers jours sont tout aussi nappés de brouillard que l'est cette chambre. Il ne sait plus qu'il est au Manoir Wilberg; pour lui, c'est la mort qui lui a ouvert les portes du paradis. Il ne sent plus son corps car il n'en a plus possession; le froid et la dureté de sa peau ne sont encore que le signe que la mort l'a emporté. Puis, il se souvient avoir bu un café.

Il se relève. Ce mouvement brusque après tant d'heures d'inconscience est si douloureux qu'il n'en ose plus aucun autre. Il ne peut pas être mort... les morts peuvent-ils encore sentir? Il prend enfin conscience de son hypothermie. Mais qu'est-ce que c'est que ce temps? Il fait au moins... moins huit mille, dans ce manoir! C'est étonnant qu'il n'y ait pas déjà de la glace qui se soit formée sur les murs, tiens!

Claquant fortement des dents, le jeune policier tente alors de regarder autour de lui pour trouver de quoi se réchauffer : rien. Le néant. Pas de vêtements en vue, ni même de meubles ou de quoi que ce soit d'autre. Qu'est-ce que c'est que cette chambre à coucher? Il ne reste plus que les couvertures du lit.

Il se lève lentement, les muscles encore raides et hyper-contractés. Doucement, il se glisse sous la couette et se couche à nouveau. Le matelas est plus chaud, mais il est si emmitoufflé sous des couches et des couches de vêtements que la chaleur ne pénètre pas jusqu'à sa peau. Qu'est-ce qu'il peut bien faire? Marcher jusqu'à la porte représente un trop grand effort, et il a plus de doute sérieusement qu'il ait assez de force pour tourner la poignée. Mais rester ici ne représente pas non plus une solution.

Ah, il voudrait bien penser mais sa tête semble sur le point d'exploser. Qu'est-ce qu'il a bien pu prendre pour se sentir aussi mal, bon sang! Un kilo de drogue? Ou bien de vodka? Ah non, sûrement pas. Au moins, il n'aurait pas aussi froid, bordel! Si au moins il y a de l'électricité pour éclairer la bibliothèque, ça ne ferait pas de mal d'installer le chauffage aussi, non? Faut être pratique, des fois!

La bibliothèque... d'où a-t-il bien pu sortir ça? D'où a-t-il appris qu'il y a l'électricité? Le jeune policier réfléchit à la question alors que ses tremblements diminuent. Il est dans le Manoir Wilberg. Il est arrivé là après avoir reçu une invitation. Qui la lui a envoyée? Aucune idée. Comment est-il arrivé à boire ce café? Ce n'était pas le sien. Et c'est pour cette raison qu'il est ici. Maudit café.

Il reste allongé là plus d'une heure, à se poser des questions. Le mal de tête semble d'abord diminuer à mesure que le temps passe, mais c'est alors qu'il revient en force, effaçant tout le reste. Pourquoi a-t-il l'impression que sa tête est sur le point de craquer? A-t-il dormi trop longtemps, ou bien est-ce le café? –Non... ce doit plutôt être sa faim. Il n'a absolument rien avalé de toute la journée, il manque de vitamines et il délire. Ça doit être ça.

Après près de deux heures passées sous la couverture, alors que ses paupières devenaient à nouveau lourdes et qu'il se préparait à abandonner l'espoir de faire quelque chose de constructif aujourd'hui, la porte s'ouvre. Benjamin apparaît dans le cadre de la porte, fatigué et endormi. Il marche droit vers le lit sans peur de rencontrer un obstacle, et se baisse pour chercher sa valise. C'est alors qu'il voit Bryan.

Le soldat prend d'abord peur; il avait totalement oublié l'avoir mis là. Mais en peu de temps, il réalise son erreur.

« Salut. T'as bien dormi? », lui demande-t-il assis par terre et non sans sarcasme.

Bryan relève la tête de sur les oreillers. Aveuglé par la lumière venant du couloir, le jeune policier ne discerne pas du tout les traits de son interlocuteur. Il tente :

« Jonathan? »

Benjamin retire d'un geste les couvertures du corps du policier. Celui-ci, à peine réchauffé sent immédiatement l'air froid pénétrer à nouveau ses vêtements, et agrippe désespérément de quoi s'en protéger.

« Tu ne vas pas passer la nuit là?, lui rappelle Benjamin. La plupart d'entre nous se sont déjà mis au lit, tu devrais retourner à ta chambre. Il est tard.

-Que s'est-il passé?

-On t'expliquera demain. Allez, debout! »

Bryan ne bouge pas d'un pouce. Il n'a pas la moindre envie de retourner dans une autre chambre pour y passer une nuit blanche, et attendre à nouveau quelques heures avant de se réchauffer. S'il doit absolument se lever, c'est pour foncer directement à la cuisine, et ingurgiter tout ce qui lui passe sous la dent en plus d'une tonne d'aspirines! Et une mise à jour de cette journée manquée serait également la bienvenue. Il insiste :

« Emmène-moi en-bas. Je veux parler à ceux qui ne se sont pas encore couchés.

-Tu ne pourrais pas y aller seul?, soupire Benjamin. Il ne reste plus que... Saphira et Émeline. Elles sont dans le Temple d'Amon Rê. C'est la pièce la plus chaude du manoir.

-Tu dois m'y emmener, ce mal de tête m'a complètement étourdi, je ne vois plus rien...

En plus, mes muscles sont complètement gelés! Je ne peux pas bouger seul. »

Benjamin remarque alors que Bryan est légèrement différent. Sa voix tremble, et semble plus aiguë; il ne l'a jamais vu aussi raide et il refuse de quitter au lit qui n'est pas le sien. Et en plus, c'est Benjamin qui le tire du lit? On aura tout vu! C'était le plaisir du flic de réveiller tout le monde, on va pas de mettre à inverser les rôles!

Puis, il se dit alors que c'est tout de même un peu de sa faute si Bryan s'est retrouvé dans cette situation... après tout, même s'il l'a jamais poussé à boire l'ivadal, c'est tout de même lui qui l'a mis là... Benjamin décide à contrecœur de retarder encore de quelques minutes son heure du coucher. Et on parie combien que demain matin, tout sera redevenu comme avant? Il sera comme neuf, le flic. Toujours à le réveiller!

Il l'aide à se lever, et le porte à moitié jusqu'au couloir, bras dessus, bras dessous. Il marche très lentement, et descend les escaliers à la vitesse d'un octogénaire. Mais qu'est-ce qui lui a pris de vouloir l'aider... et de vouloir aider Antonia, aussi. Il aurait tout simplement dû ne pas se casser la tête, et tout dire à Jonathan depuis le début.

Empruntant le chemin le plus simple possible, ils longent tout bêtement le couloir principal sur tout son côté Est, entrent dans la Salle à Manger pour accéder à la seule porte du temple égyptien.

Là, Benjamin laisse le malade aux mains du médecin et part vite se mettre au lit.

Les deux filles sont assises là où Bryan et Jonathan l'étaient durant son interrogatoire. Juste devant le feu. Bryan accélère alors ses pas pour les rejoindre, ainsi que pour atteindre la source de chaleur; la pièce est bien entendu beaucoup plus chaude, mais il espère retrouver des forces en se rapprochant encore plus de la chaleur.

Lorsque l'hôtesse l'aperçoit, elle se lève et accourt vers lui.

« Bryan! Comment te sens-tu?

-Gelé. »

Saphira le prend dans ses bras, remarquant ainsi immédiatement sa raideur.

« Tu as le teint livide! Donne-moi ta main... doigts rouges, main encore blanche... Ce n'est rien, de petites gelures qui semblent déjà s'être réchauffées.

-Ça me démange.

-C'est normal. J'aimerais bien avoir un thermomètre à portée de main pour voir si tu es en hypothermie... tu as froid?

-Oui.

-Tu frissonnes?

-Non.

-Mauvais signe. Le frissonnement est un signe que l'organisme tente de se réchauffer, et s'il ne le fait plus c'est qu'il tente d'économiser l'énergie qu'il lui reste...

-Alors, je pourrais m'asseoir près du feu?

-Non, il faut éviter toute chaleur directe au contact avec la peau. Ici ça ira, il fait chaud.

-Alors un petit verre...?

-Pas de boissons alcoolisées non plus. Ordre du médecin. »

Bryan soupire en se rappelant soudainement de sa faim. Même pas un petit verre de rhum? Il aurait dû demander à Benjamin de faire un détour à la cuisine avant de venir ici. Il aurait toujours froid, mais plus aussi faim!

Elle lui apporte la couverture qu'elle tenait sur elle et sur la chaise, l'enveloppant consciencieusement et l'installant sur de petits oreillers, à terre un peu plus loin du feu. Émeline l'a maintenant rejoint, et s'assoit près de lui.

« À part ça, l'ivadal n'a pas laissé d'effets secondaires?, demande-t-elle au médecin.

-C'est rare qu'il n'en laisse aucun. Mais pour l'instant, je ne peux rien dire. Vérifions.

Bryan, tu me vois clairement? Combien de doigts?

-Quatre. Je ne vois pas flou dans le noir, seulement dans la lumière.

-Ah, ce n'est rien. Ça passera vite. As-tu fait des cauchemars?

-Sommeil sans rêves. Mais me réveiller dans une salle inconnue et à moitié mort était déjà assez cauchemardesque, merci beaucoup.

-Oui, peut-être un peu d'irritabilité..., constate le médecin. Comment ça, inconnue? Tu n'étais pas dans ta chambre?

-Non, celle de Benjamin.

-Hum-hum... je vois qu'il t'a conduit jusqu'ici, tu ne peux pas marcher? Faiblesse musculaire, sensation de vertige?

-Un peu des deux, mais surtout de la raideur. Je blâmais le froid.

-Ah, arrête il ne fait même pas en dessous de zéro, défend l'hôtesse. Ça m'étonne beaucoup que tu sois tombé en hypothermie aussi facilement.

-Facilement? Je passe une dizaine d'heures inerte, sans couvertures et habillé de vêtements d'automne, pas pour me retrouver sur une patinoire! On gèle littéralement en haut, il me semble qu'à cette température, les foyers sont loin d'être suffisants pour chauffer convenablement!

-Excès de colère, conclut le médecin.

-Et si tu tiens tant à me diagnostiquer, il y a bien un symptôme dont je voudrais me débarrasser : j'ai une migraine d'enfer! Avec tout ce que tu as dans ta trousse de premiers soins, il te serait pas venu à l'idée d'y mettre de l'aspirine, par hasard?

-Bryan, ma trousse de premiers soins a disparu. Tu te rappelles? »

Le jeune policier s'arrête un moment. Ce détail lui avait apparemment échappé. « Bon, avec tous ces effets secondaires, tu en as pour un moment avant d'être remis sur pieds. Je peux toujours te préparer un thé de camomille à la cuisine pour ton mal de tête, et aussi pour t'aider à te rendormir. Les deux derniers jours sur l'île promettent d'être agités, il ne faudrait pas que tu sois distrait.

-Merci ça va aller..., refuse Bryan, revenant un moment sur Terre. Je suis désolé, ce n'est pas vraiment ma meilleure journée... J'ai perdu tellement de temps!

-Ne t'en veux pas, intervient Émeline.

-Oui, je sais... une minute, qu'y avait-il dans le café?, se rappelle Bryan.

-De l'ivadal, très probablement. C'est un puissant somnifère. Une surdose est extrêmement dangereuse. C'est une chance que ton organisme l'ait si bien supportée.

-Et c'était le café d'Antonia, non? Crois-tu que l'agresseur comptait la tuer?

-C'est très peu probable... j'avais dans cette trousse des milliers d'autres produits bien plus toxiques, plus dangereux. D'ailleurs, l'ivadal n'est pas mortel. Dans le pire cas, une surdose peut entraîner le coma. Et de toute façon, je doute sérieusement des connaissances médicales de cet agresseur... il n'avait aucun moyen de savoir ce qu'une surdose entraînerait, la bouteille n'indiquant pas d'autre avertissement que : « À prendre selon prescription du médecin ».

-Donc d'après toi, il ne voulait que te rendormir? Pourquoi aurait-il fait cela? Ça n'aurait fait qu'augmenter la sécurité, et parvenir à elle aurait été une tâche beaucoup plus ardue... Et d'ailleurs, s'il lui en avait mis une dose rien qu'un peu plus forte...

-Je n'en sais rien, Bryan. Je suis tout de même médecin, pas pharmacienne. Je crois bien qu'il n'en restait plus beaucoup de toute façon, mais il n'a pas dû verser le restant de la bouteille. Tu t'es endormi immédiatement, mais réveillé le même jour. Même s'il est vrai que ta posologie doit être plus grande que celle d'une fille d'une soixantaine de kilos... »

Bryan laisse sa tête retomber sur l'oreiller et cache son visage de ses deux mains. Tout cela lui donne encore plus mal à la tête. Qu'est-ce qu'il va faire quand il va être question des attaques, s'il ne peut même pas suivre une conversation à propos de dosage de médicament? Rien n'est jamais simple, avec Saphira! Tout doit être toujours le plus compliqué possible et il ne te reste plus qu'à acquiescer en espérant qu'elle ait raison.

Garder les yeux fermés affaiblit un moment sa migraine. Qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour un petit cachet d'aspirine... avec un grand verre d'eau, et une belle cuisse de poulet chaude bien grillée... merde, avoir faim, soif et mal à la tête est vraiment la pire combinaison possible! Quand il va mettre la main au collet de cet agresseur, il ne va pas l'épargner, ça non!

« Bryan... Bryan! »

Il revient brusquement à la conversation. Le visage de Saphira est penché au-dessus de lui, et elle ne paraît pas très contente maintenant qu'elle vient de se rendre compte qu'il n'a pas écouté un mot de ce qu'elle lui a dit.

« Tu veux aller te coucher?, lui propose-t-elle en refusant de le réprimander dans cet état.

-Oui... attends, non. Je veux d'abord manger, j'ai horriblement faim. Et je ne dirais pas non à un thé de camomille, en fin de compte.

-Bon, suis-moi à la cuisine.

-Ah non, il fait un froid polaire dans tout le reste du manoir!, objecte Bryan en se souvenant de son hypothermie.

-Et tu proposes quoi, que je vienne te servir au lit? Tu vas pas rester cloîtré dans le temple jusqu'à mercredi, quand même! Désolée, mais si t'as faim, va falloir que tu te bouges!

-Je peux aller chercher des vêtements chauds dans le sous-sol, offre Émeline, contente de se rendre utile.

-C'est gentil. Et prends aussi des couvertures en surplus, ajoute l'hôtesse.

-Et il y aurait un anorak? », se renseigne Bryan.

Émeline rit à sa blague avant de se lancer courageusement dans le froid « polaire » du reste du manoir. Saphira aide le malade à se lever et l'enveloppe soigneusement de la couverture tout en se disant qu'il n'y survivrait pas une semaine à l'armée au Québec. Les entraînements même l'hiver, camper à la belle étoile en se battant avec les ours noirs et les mouches à chevreuil...

Ils bravent le froid ensemble en traversant la Salle à Manger, puis entrent directement dans la cuisine. Celle-ci, sans le moindre foyer est tout aussi glaciale que la chambre froide! L'hôtesse ouvre le four à bois et y fait un feu, pour tenter de réchauffer les environs du comptoir et des armoires à nourriture. Elle fouille un peu le garde-manger, sort quelques baguettes de pain et prépare des sandwiches au pâté de fois gras. Bryan décide que s'il veut calmer son appétit au plus vite, il ferait mieux de l'aider...

Bref, une dizaine de minutes plus tard la table est prête, et il se retrouve avec un grand thé brûlant devant lui. C'est alors qu'Émeline arrive avec un monticule de vêtements qu'elle pose à terre avant de s'asseoir à table.

« Je te souhaite de vite te rétablir... Comment tu feras ces deux prochains jours si t'as pas la forme? Tu pourras plus nous réveiller...

-Ah, ne t'en fais pas pour ça, je ne dormirai pas de la nuit simplement pour vous réveiller.

-Sois sérieux, si tu passes une nuit blanche, demain ton mal de tête sera encore plus atroce, lui rappelle le médecin.

-Je suis sérieux, affirme Bryan. Je m'en veux d'avoir perdu toute une journée à ne rien faire. Je vais passer la nuit à me clarifier les idées et finalement dresser ma liste de suspects. Demain matin, j'aurai devancé tout le monde.

-Comme tu voudras! Mais ne viens plus me demander de l'aspirine. »

Bryan prend une gorgée de thé brûlant, ce qui le réveille instantanément. Peut-être devrait-il écouter l'avis du médecin... Mais il lui reste si peu de temps! Il ne peut pas se permettre un congé de plus! Ah, et puis on verra. Dans le pire des cas, il lui dira qu'il a dormi et lui demandera tout de même de l'aspirine.

« Donc aujourd'hui vous n'avez pas avancé dans l'enquête?, s'informe Bryan.

-C'est *ton* enquête, Bryan. Personne n'y a touché, le rassure Émeline.

-D'ailleurs, ne crois pas que nous allions retirer des informations de qui que ce soit si toi-même n'y es pas arrivé. Tu es le seul à pouvoir mettre en place des interrogatoires, et à se faire obéir. Nous nous sommes séparés toute la journée sans rien faire, chacun un peu dans son coin. Jonathan et Antonia sont restés enfermés dans leur chambre toute la journée, Benjamin n'a pas dit un mot et j'ai perdu les autres de vue. Tu nous as manqué.

-C'est étrange, lorsque je suis là j'ai toujours l'impression d'être de trop, admet-il.

-Mais non, c'est une impression. »

Un silence gêné s'installe entre eux. La migraine de Bryan s'est calmée avec le thé, mais elle menace à tout moment de débarquer à nouveau.

Émeline se sent mal de ne rien pouvoir dire. Si Bryan savait ce qu'elle a entendu aujourd'hui! Si lui, était en possession de ces informations, il serait peut-être capable de faire des liens qu'elle, ne peut faire, et avec son instinct de policier... trouver le meurtrier comme ça, en claquant des doigts! Mais qu'est-ce qu'elle se ferait engueuler si elle ouvre sa trappe... Benjamin c'est que le début, Jonathan et Antonia aussi se révolteraient! Après tout, c'est leur secret : s'ils ne tiennent pas à en faire part à Bryan, c'est leur affaire. D'ailleurs elle, avec ses qualités d'oratrice... elle ne rendrait certainement pas l'histoire aussi intéressante que Benjamin! C'est marrant, à le voir comme ça, on dirait pas qu'il est capable de tenir un discours aussi impressionnant.

Elle continue simplement à se taire et se mord la lèvre inférieure. Pourquoi il a tenu à ce qu'elle vienne en-haut avec Antonia? Il a dit : « Émeline aussi », puis après il a semblé oublier qu'elle est venue! D'accord, il lui devait bien quelques explications après le soir de l'Halloween... et surtout pour l'empêcher de faire une bêtise à nouveau, comme l'histoire des crêpes. Mais qu'est-ce qui lui a pris, de vouloir tout régler toute seule? Quelle imbécile! Elle trouve le sachet de drogue, et au lieu de dénoncer le coupable, tout ce qu'elle trouve à faire c'est de le mettre dans le déjeuner de tout le monde! Et à cause de ça, Bryan ne lui fait plus confiance...

Une fois son thé fini et les sandwiches avalés, Bryan propose de retourner à leurs chambres. Après avoir rassuré le médecin qu'il n'allait pas veiller toute la nuit, le jeune policier reconduit ces demoiselles à leurs chambres avant de retourner à la sienne.

Puis, il enfle les mitaines, le foulard, le pull de laine et la veste qu'Émeline a pris soin de lui apporter, et étend la couverture sur ses jambes. Il s'installe ainsi chaudement habillé à son bureau, prêt à affronter une nuit blanche de travail intensif. Quelle perte de temps! Passer une journée entière à dormir alors que c'est le policier chargé de mener l'enquête! Ça y est : cette nuit, il va finalement établir la liste des suspects qu'il se propose de faire depuis si longtemps. C'est décidé.

Et à peine prend-t-il le crayon dans sa main droite qu'il tombe assoupi face première sur son carnet de notes, froissant les deux dernières pages.

CHAPITRE 37

L'État du Diable

Grinçant des dents, Bryan avance maladroitement jusqu'à la porte arrière entrouverte menant au Salon de Chasse, suivi de Jonathan. La morsure du mille-pattes est encore douloureuse, et le force à s'arrêter deux ou trois fois en chemin pour masser son genou meurtri. –Néanmoins, la route leur paraît encore courte et ils arrivent en vue de la scène du crime plus tôt qu'ils ne l'auraient espéré.

Le coupable se tait, ne pose plus aucune question au policier quant au fait qu'il n'en est pas encore un... mais seulement un stagiaire. Il semble avoir tout oublié lorsqu'il aperçoit le visage inquiet de Saphira passer devant la fenêtre, laissant deviner qu'elle fait les cent pas dans la pièce. Il s'arrête.

« Rentre d'abord. », dit-il à Bryan.

Celui-ci l'ignore, continuant sa marche lente et boiteuse. Lorsqu'il atteint la porte –il approche la main du trou où se trouvait la poignée, puis se souvient brusquement de l'incident quelques jours plus tôt qui a obligé les hommes à attendre des heures à l'extérieur. Tout ça paraît si loin. En tournant la tête, il aperçoit une forme longue enroulée dans un drap, près du mur extérieur, et devine qu'il s'agit là de Victoria.

L'hôtesse se précipite sur lui dès qu'il pose la main sur la porte. Elle ne lui laisse pas un moment pour souffler qu'elle lui lance déjà toutes les questions qui lui passent par la tête, et qu'elle a eu le temps de ruminer durant son absence. Il ricane en pensant qu'elle se trouve à présent à sa place, lorsque lui trois jours plus tôt, s'est jeté sur elle après l'opération d'Alexandre pour s'informer de son état.

Mais avant même de pouvoir répondre, une douleur aiguë en provenance de la morsure l'arrête et lui arrache une grimace.

« Qu'y a-t-il?, s'enquiert-elle en remarquant sa douleur.

-Ce n'est rien, une piqûre à la jambe. Où sont les autres? »

Elle lève les épaules pour indiquer qu'elle l'ignore alors que lui, prend place sur un canapé avoisinant.

« J'ai effectué le constat de décès sur Victoria, puis Benjamin m'a aidé à la transporter dehors pour éviter que le corps ne pourrisse. Il se conserve mieux au froid. J'imagine qu'il y aura une autopsie? Mais j'ai hésité à en faire de même pour Antonia... Il est encore risqué de l'approcher et de la toucher sans protection, et d'ailleurs que dira Jonathan? L'as-tu trouvé?

-Oui. Alexandre et lui ont longuement parlé.

-Et toi? Que vas-tu lui faire avant que les secours n'arrivent?

-Il a accepté de se rendre à la justice. Je laisse son cas entre d'autres mains.

-Et les autres? Que va-t-il arriver lorsque la DCPJ découvrira les corps? Vont-ils croire à nos témoignages, vont-ils remettre l'affaire entre tes mains et ne pas douter que la coupable a déjà été découverte et neutralisée?

-Ce n'est pas sûr. Il y aura un procès, une nouvelle enquête, des interrogatoires... »

Bryan soupire à l'idée et se met à bâiller longuement. Il constate que son visage est singulièrement chaud, et que la sueur coule par gouttes au-dessus de ses tempes. Ces derniers jours ont été si épuisants! Sa force lui manque juste au moment où il en a le plus besoin. Plus qu'une seule journée avant l'arrivée du traversier... Courage.

Avec ça, s'il n'est pas promu...! Il aura peut-être même son propre stagiaire!

Puis tournant la tête vers la fenêtre, Bryan se souvient soudainement de Jonathan.

« Tu as froid? », lui pose Saphira.

Le stagiaire se lève brusquement pour fermer la fenêtre, mais la douleur de la morsure le fait rassoire immédiatement. Le jeune médecin lui attrape la main pour l'aider –mais constate par la même occasion sa température corporelle anormalement élevée.

Elle touche son front pour vérifier la fièvre, puis lui demande :

« Tu dis avoir été mordu à la jambe?

-Oui, par un mille-pattes. Énorme. »

Le docteur réfléchit un moment, puis lui dit d'une voix sèche :

« Enlève tes pantalons. »

Bryan est sidéré. Il tend l'oreille pour vérifier qu'il a bien entendu, mais le médecin ne se répète pas. Elle tourne simplement les talons et lui lance :

« Je vais aller chercher ma trousse de premiers soins. Ne bouge pas. »

Pour faciliter à Jonathan de rentrer sans rencontrer l'hôtesse en chemin, le policier se lève tout de même et suit Saphira en boitant jusqu'au salon le plus proche. Il lui donne le prétexte que le Salon de Chasse est trop glacial pour y rester en caleçons.

Arrivés dans l'illuminé salon des Trois Grâces, elle l'ausculte alors avec professionnalisme, sans afficher la moindre émotion; d'abord la blessure –en la découvrant, Bryan s'aperçoit avec étonnement qu'il a pu avec peine enlever ses pantalons tant elle a gonflé-, puis les yeux, la langue...

« Alors? », demande-t-il, impatient.

Elle range sa lampe de poche et se met à désinfecter sa plaie.

« Je ne peux rien conclure sans prise sanguine.

-Quoi! Mais ce n'est qu'un mille-pattes!, s'indigne-t-il.

-Reste tranquille! Je crois connaître mieux que toi les dangers des morsures des divers insectes de cette île, non? Tu présentes certains signes avant-coureurs, mais de quoi, je l'ignore... Quelle bactérie a-t-il bien pu te transmettre pour qu'elle se manifeste si rapidement? Fièvre, jaunisse... Ce sont des symptômes trop vagues, courants... Enfin, les secours arriveront bientôt, il n'y a rien à craindre. »

Devant cet excès de sérieux de la part du docteur, Bryan ne peut s'empêcher de se reprocher de manquer de professionnalisme. L'enquête lui revient subitement en mémoire, de même que les tragiques morts s'y rapportant. Ah, c'est si difficile de croire que tout s'est fini ainsi! Que le dernier jour sera calme, qu'il n'y a plus aucun risque. Ça donne mal au cœur de se sentir inutile à présent.

Mais comment Saphira peut-elle adopter une attitude si détachée? Comment croire à présent que les victimes ont été ses demi-sœurs? L'histoire des héritiers perd de sa crédibilité... car qui pourrait possiblement réagir de façon si indifférente à la perte des derniers membres de sa famille?

« Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?, lâche-t-il alors qu'elle bande son genou.

-Hum? »

Elle ne lève pas les yeux de la plaie.

« L'histoire d'Albert à propos d'Antonia... »

Elle lève immédiatement les yeux.

« Pourquoi me demandes-tu encore cela?

-Beaucoup d'évènements ont aidé à confirmer cette hypothèse... Je te pose cette question seul à seul pour une dernière fois.

-Deux fois ne t'ont pas suffies? »

Elle se hâte de terminer le bandage, bâclant un peu le travail vers la fin. Puis elle prend place à côté de lui sur une chaise de style romain. Elle soupire.

« Je pensais que tu me faisais confiance, mais tu doutes toujours de ma parole.

-Je suis policier. »

Elle ne sourit pas.

« Comment peux-tu croire un seul instant que mon père aurait confié la fortune ancestrale des Wilberg à une étrangère, alors qu'il m'a élevée?

-Malheureusement, je n'ai pas entendu la version de la bouche de Benjamin. Émeline n'a résumé ses paroles, mais je ne connais pas les détails... Elle ne m'a pas expliqué pourquoi il t'a déshéritée, mais a soutenu son argument en me rapportant que l'armée a payé tes études de médecine en échange de plusieurs années de service. C'est vrai? »

Elle ne répond pas immédiatement. Elle semble un peu prise de court, hésitante.

« J'en conclue donc que c'est vrai?, répète Bryan en la voyant indécise.

-J'ignore d'où Benjamin a pu avoir cette information... mais il l'a mal interprétée. Mon père ne m'a pas déshéritée, c'est même... tout le contraire! J'étais sa seule enfant, et quand il a su que je me passionnais pour la médecine, il a naturellement tout tenté pour m'empêcher de continuer dans cette voie. Il a refusé de payer mes études, et on a eu une dispute... Ce qui fait que je me suis retrouvée au Québec, à l'armée. Mais comme je n'étais absolument pas bâtie pour ce genre de vie, j'ai rapidement craqué... Je l'ai appelé au secours et il est tout de suite venu me chercher, trop heureux de me voir revenir. C'est aussi la raison pourquoi mes études n'ont pas été reconstruites. Mais imagine à quel point une chirurgienne ferait une mauvaise héritière!

-Pourquoi cela?

-Ah, Bryan! Tout ne tombe pas tout cuit dans le bec. Comment crois-tu qu'une telle fortune survive à travers les siècles? Chaque héritier doit faire sa part, pour transmettre au suivant autant qu'il a reçu! Il y a d'abord les relations professionnelles à entretenir : réclamer les pourcentages de gain des compagnies ayant autrefois appartenu aux Wilberg...

-Justement, comment se fait-il qu'il n'y en ait aucune de connue qui porte le nom de Wilberg? Enfin, pas à ma connaissance.

-Il y en a eu tellement... Et peu à peu, tout se dégrade : les compagnies se revendent, le nom change, certaines font faillite... Mais qu'est-ce qui un jour, ne nous a pas appartenu? On a eu une maison d'édition à Paris depuis 1824 (fondée d'ailleurs, par le grand-père de Saphira I^{ère}); puis une usine de chaussures à New York datant de 1910 mais qui n'a pas survécu au crash de 1929... ensuite quoi encore... Ah oui, une chaîne de restaurants chics depuis 1949, à travers l'Europe d'Allemagne jusqu'en Italie... Et plus récent; il y a une maison de production à Hollywood (1976), un centre de recherche à San Francisco (1995), de publicité à Londres depuis 1996... Mais tout ça, après la mort de son fondateur, change de nom comme je l'ai déjà dit et est légué à quelqu'un hors de la famille. À condition bien sûr de réserver 10% des profits au nouvel héritier, et ce jusqu'à la faillite. Imagine un peu à quel point les héritiers doivent toujours se battre pour réclamer ce dû!

-Surtout qu'après votre « mort » en 1983, les compagnies ont dû refuser de céder leurs parts à ton père, non? »

Elle adopte une expression étonnée, puis un sourire en coin.

« Ça me surprend que tu y aies pensé. Tout d'abord, il n'y a même pas eu de réclamation puisque mon père circulait sous un faux nom et était porté disparu... Mais ensuite, après la reconstruction du Manoir Wilberg, la fortune devenait de plus en plus mince et il a décidé de se prendre en mains. Il a intenté un procès contre les compagnies, et on a gagné.

-Mais je me demande comment vous avez pu demeurer anonymes toutes ces années... Surtout avec tout ce que vous gagnez, vous devez payer une fortune en taxes? »

Elle est prise de court.

« Comment cela ? »

-Vous êtes Français, vous les Wilberg, non ? J'imagine que les contrôleurs fiscaux ne vous laissent pas vous en tirer sans rien payer à la République ?

-Nos revenus nous viennent des quatre coins du Monde, je te l'ai déjà dit. Et depuis l'incendie de Mansion Street, nous n'habitons plus en France.

-L'Île du Diable n'est pas française ? Bon elle appartient aux Wilberg, soit, mais tu ne vas pas me dire que tous les millionnaires qui ont une petite île dans le Pacifique sont dispensés de taxes ?

-L'Île du Diable est un état indépendant ! Tu es content ? Elle a été habitée à de nombreuses reprises à travers les siècles, mais toujours abandonnée car il était difficile d'y accéder. Mais après la construction du Manoir, il a fallu l'entretenir. Tu n'as jamais trouvé un peu tiré par les cheveux le fait qu'Albert s'en soit occupé seul durant des années ?

-Ah ! Alors tu m'as menti ! *Vous avez habité le manoir !*

-Je ne t'ai pas menti. Dix ans, tout au plus, mais c'est vrai que nous avons souvent été sur les routes. C'était une sorte de... cercle vicieux. En fuyant la France et en s'installant sur l'Île du Diable, on recréait une seconde 'Mansion Street'. Il fallait d'abord des constructeurs nuit et jour sur place pour terminer le Manoir le plus rapidement possible. Des taux exorbitants ! Le salaire d'un ouvrier pouvait aller jusqu'au million de francs par année ! Alors nécessairement, un petit village s'est créée autour du manoir... et quand les constructeurs l'ont abandonné une fois le chantier terminé, les domestiques se sont installés sur leurs traces. Et dans un village il faut aussi naturellement : une école, un hôpital, des restaurants ; une caserne de pompiers, une station de police... La messe du dimanche se faisait au manoir, à la chapelle du deuxième étage... Et puisque tout ça n'était pas sous juridiction française, il fallait bien créer une situation légale qui convienne à tout le monde.

-Attends, tu ne veux tout de même pas me dire que vous n'avez pas d'autre citoyenneté ?

-Avant de créer cet état, les Wilberg étaient Monégasques. Pas de taxes non plus à Monaco. Or à présent, comme les 500 habitants de l'Île du Diable ont déménagé, ce n'est plus exactement un état... Mais personne ne s'en est encore soucié jusqu'à maintenant. »

L'hôtesse pousse un long soupir après ce discours, puis secoue la tête comme en désapprobation du lourd travail imposé aux héritiers.

« À dire vrai quand j'y pense, même Salem n'était pas prêt à recevoir la fortune, lors de la mort de son père en 1969. Il n'avait que 17 ans... C'est Albert qui a dû entretenir la fortune jusqu'à ce qu'il devienne assez vieux pour prendre ses responsabilités. C'est lui qui l'a marié à ma mère.

-Il y a donc du vrai dans l'histoire qu'il a racontée à Benjamin ?

-Bien sûr.

-Et il serait impossible que ton père, étant jeune, ait décidé d'explorer un peu le monde après l'incendie de Mansion Street, et qu'il ait rencontré par hasard les mères de Victoria et d'Antonia ? »

Saphira lui jette ce regard noir qu'elle lui réserve plus particulièrement lorsqu'il empiète sur sa vie privée. Mais Bryan, pour une fois, ne fléchit pas. C'est elle qui a tort en refusant d'aider la police, pas l'inverse ! Si sa vie privée peut aider à résoudre une enquête, il faut tourner un peu le dos à la discrétion et ne pas se gêner. Devant sa ferme résolution, Saphira finit par céder.

« Mon père ne m'aurait jamais abandonné pour aller courir les rues, surtout juste après la mort de sa femme, sa sœur, ses domestiques et la perte du manoir de son père.

Comprends qu'en un moment pareil, il est ridicule de penser qu'il aurait tout abandonné entre les mains d'Albert pour aller courir à l'aventure: sa fille, la fortune familiale, les plans de reconstruction du manoir...

-Oui, mais il doit bien y avoir une raison pourquoi Victoria a tenté de s'emparer de la fortune? Elle n'a tout de même pas attaqué Antonia simplement parce qu'elle aurait découvert par hasard des documents laissant supposer qu'elle pourrait toucher à l'héritage...

-Ah, il te suffit de faire le calcul, Bryan! Je t'ai dit qu'il est impossible que Salem soit parti courir les rues *après* l'incendie. Mais quel âge avait Victoria? Vingt-trois ans. Et quel âge ai-je? Vingt ans. Ce n'est pas une coïncidence si mon père a abandonné sa mère lorsqu'elle est tombée enceinte. Il allait se marier à ma mère. »

À cet aveu, Bryan demeure bouche bée. Il oublie un moment la douleur de son genou pour laisser le temps à l'information de bien pénétrer sa mémoire. Victoria était donc bien la demi-sœur de Saphira!

« Donc tout est vrai!, s'écrie le jeune stagiaire. Antonia était bien l'héritière de la fortune!

-Je n'ai jamais dit cela, nie Saphira. Réfléchis avant de sauter aux conclusions. Quel âge avait Antonia? »

Elle laisse cette fois un peu de temps à Bryan pour réfléchir.

« Vingt ans..., répond-t-il lentement.

-Exactement. Quel âge ai-je? Vingt ans. Cela voudrait dire que mon père a abandonné ma mère pendant son mariage et lors de ma naissance pour une femme à l'autre bout de la France! Tu crois sérieusement qu'avec autant de responsabilités, il se serait permis de faire une chose pareille?

-Écoute, je veux des faits. Pour autant que j'en sais, l'histoire des héritiers se révèle de plus en plus véridique à mesure que le temps passe. Alors pourquoi ne pas tout avouer? Si Victoria était bien la fille de Salem, elle avait bien droit à la moitié de la fortune selon l'ancien testament de son père, puisqu'elle possédait 50% de son ADN. Alors pourquoi attaquer Antonia? Si elle cherchait à posséder la fortune à elle seule, c'est plutôt toi qu'elle aurait dû chercher à tuer, non?

-Écoute, Albert a cherché à me tuer! »

Cette soudaine intrusion dans ses propos de la part de Saphira freine un moment la perquisition du policier.

« Peux-tu encore croire à un homme qui il y a deux ans, a saupoudré ma robe de chambre de cyanure parce que j'ai organisé une soirée au Manoir pour l'Halloween?

-Il te soupçonnait de vouloir tuer Antonia.

-C'est une idée qu'il s'est faite simplement parce que les choses ne se sont pas déroulées comme il l'avait prévu! Salem est mort sans héritiers masculins, et la seule personne à qui revient la fortune l'aurait bien laissée tomber pour des études en médecine! Il était devenu sénile et tenait à un tel point à contribuer au bien de la famille qu'il ne contrôlait plus ce qu'il faisait!

-Oui, mais pourquoi Antonia? Pourquoi pas Victoria, qui était en effet susceptible de toucher à l'héritage? Il devait bien être le premier à savoir qui fréquentait ton père, et s'il soupçonnait l'existence d'un autre enfant, c'est que nécessairement à cette période...

-Écoute, que veux-tu que je te dise? Je ne sais pas, j'avais deux ans. Peut-être y a-t-il eu d'autres femmes dans sa vie, mais certainement pas durant la vie de ma mère! Ne me pose plus de questions si tu doutes de ma parole, voilà tout. »

Elle se lève pour clore la conversation, mais avant qu'elle ne passe par le cadre de la porte, Bryan a le temps de lui crier :

« Je demanderai tout de même une prise de l'ADN d'Antonia pour en avoir le cœur net! »

CHAPITRE 38

Dernier repas

Bryan se promène en solitaire tout au long des interminables couloirs du Manoir. L'écho de ses pas se répercute lorsqu'ils quittent le tapis rouge du sol. Contrairement à son habitude, il traîne et semble avoir perdu la vivacité nerveuse qui l'animait jour et nuit lorsqu'il était encore plongé dans son enquête. Il soupire.

Il ne devrait pas être nostalgique. Après tout, il y en aura d'autres? Tant que le crime ne quittera pas le monde –ou du moins la France-, la DCPJ aura toujours besoin de ses fervents policiers pour défendre l'innocent et surtout, courir après les coupables. Bryan n'est encore que stagiaire et a déjà résolu l'affaire de sa carrière! N'est-ce pas prometteur? Il aura tout le temps du monde pour prendre en horreur ce métier avant la retraite, alors pourquoi se presser?

Nouveau soupir. À quoi bon? Sa première enquête a certainement été la meilleure et plus spectaculaire de sa vie. Non seulement il y avait du suspense –mais le décor était fabuleux. Ce manoir regorge d'objets inestimables! C'est un peu comme passer le test ultime avant d'entrer dans le monde du travail –dans un musée. Et les boissons! Et la fête! À l'avenir, il n'y aura plus jamais cela. Le groupe s'est dissout; après avoir quitté l'Île du Diable, il est probable qu'ils ne se revoient plus jamais.

Et il n'aura pas même le crédit d'avoir arrêté le meurtrier! Ce procès improvisé dans le Salon de Chasse... il n'en faisait que vulgairement partie, ne l'animait pas! Son enquête n'a abouti à rien, sinon à donner le loisir aux autres de formuler les accusations à sa place! Ah, quelle honte! Être le dernier informé du pourquoi et comment des attaques, puis le dernier à soupçonner la véritable meurtrière! Ah, Bryan, ouvre les yeux : cette histoire n'a rien de reluisant pour ta carrière! Tu n'en as même pas fait partie!

Et il pousse un nouveau soupir. Son genou n'est plus aussi douloureux après son vagabondage en plein cœur du premier étage et sa visite des salons où son enquête ne l'a pas encore apporté. Sa mélancolie lui a fait momentanément oublier sa désagréable rencontre avec le mille-pattes, puis sa longue discussion avec l'hôtesse de maison. Les dizaines d'évènements précipités des six derniers jours se confondent dans son esprit pour ne former plus qu'un vague amoncellement de discussions et de bouleversements. Sa tête est ailleurs. En vérité, Bryan s'est tant habitué aux splendeurs du Manoir et à la déambulation incessante pour retrouver son chemin qu'il en vient même à regretter devoir le quitter.

Depuis le couloir, le jeune policier entend l'horloge de la Bibliothèque sonner vingt heures. Tiens, déjà si tard? Il a dû rater le dîner, s'il y en a eu un. À bien y penser, les dîners aussi étaient agréables. Boire du vin d'une fontaine dorée changeait bien du petit verre sale en imitation de cristal qu'il était trop paresseux pour laver.

Bryan s'arrête devant un grand miroir, placé entre deux tableaux dans le Couloir aux Mille Peintures. Sur l'inscription, on peut lire :
« Vincent Wilberg (1880-1909) : il a été assassiné deux semaines après avoir hérité de la fortune. » Pourquoi mettre un miroir et non une toile blanche? Pourquoi même mentionner un tel fait, puisqu'il n'a été héritier que deux petites semaines?

Quelque soit la raison, Bryan n'y prête pas la moindre attention : il vient pour la première fois depuis sa consultation par Saphira, de voir sa réflexion. Si les cheveux décoiffés, le teint jaune et les habits recouverts de terre et des feuilles mortes n'avaient pas attiré son regard sur l'étrange image, il n'aurait jamais soupçonné que c'est lui.

Il faut dire que depuis qu'il vit seul, il n'a jamais paru aussi négligé : non seulement sa jaunisse lui a donné une peau de citron, mais au-dessus des immenses cernes témoignant de ses récentes nuits blanches –le blanc de ses yeux est devenu aussi jaune que sa peau. Sans parler de la fièvre qui a arrosé son visage d'une sueur abondante!

Il passe au moins une dizaine de minutes à fixer la glace, à mi-chemin entre l'étonnement et le dégoût, ne sachant comment réagir. Soudain, il entend pas approcher et se retourne : c'est Gabriela, accompagnée de Charles-Christian. En le voyant, elle le salue et approche:

« Eh! Qu'est-ce qui t'es arrivé? T'as une de ces gueules...! On dirait que t'as passé une nuit dehors! »

Arrivée à sa hauteur, elle passe un moment à le fixer comme lui-même fixait sa réflexion. Puis constatant qu'il ne répond rien, elle poursuit :

« Enfin, on passe le reste de la soirée dans la cuisine. La plupart des gens ont déjà mangé, mais il est trop tôt pour se coucher, et franchement la moitié n'a pas le courage de rester seul. Tu viens aussi? »

Et elle tourne les talons sans lui laisser le temps de répondre, entraînant derrière elle le fidèle petit Charles-Christian. Bryan ne répond toujours rien mais après avoir jeté un dernier coup d'œil dans le miroir, il suit de loin Gabriela. Depuis le couloir vide et silencieux, on peut entendre à partir de la hauteur du Salon des Contemplations, les conversations animées en provenance de la cuisine lorsque Gabriela y pénètre.

Son dernier dîner au Manoir Wilberg. Il ne peut tout de même pas y aller comme ça! Bien entendu, ce ne sera rien de formel, mais une tenue moins négligée serait certes plus appropriée aux circonstances.

Alors le jeune détective gravit en vitesse les marches d'escaliers menant au premier, et court soigner un peu son apparence tout en souhaitant qu'aucun invité ne quitte la cuisine avant qu'il ne l'ait rejointe. Et cela n'arrive pas.

Lorsqu'il revient une dizaine de minutes plus tard la peau tout aussi jaune mais débarrassé de son camouflage de feuilles mortes et de terre, il trouve les survivants réunis autour de la table de la cuisine, devant le traditionnel café noir et sans sucre. Pour un peu, s'il ne faisait pas nuit et qu'il ne manquait pas à l'appel Antonia et Victoria –on aurait dit que rien n'a changé depuis le premier matin.

L'atmosphère n'a cependant jamais été aussi tendue. Alexandre est isolé à un bout de la table où seul son frère d'armes Jonathan figure également. Saphira n'est plus le centre d'attention et par conséquent ni au milieu de la table... L'entrée de Bryan n'est plus la cause d'un soudain silence... Bref, le groupe n'est plus ce qu'il était. Tout bon observateur se doit de remarquer que rien n'est plus pareil.

Contrairement à son attente, le teint ocre du jeune policier ne semble étonner personne. Son entrée dans la cuisine ne fait aucun effet; attire peut-être quelques regards paresseux mais rapides. On ne dit toujours rien.

Bryan s'approprie le dernier morceau de rôti et amène sur la table un panier de pain tranché la veille ainsi qu'à défaut de beurre, de l'huile d'olive. Il prend place à côté d'Alexandre et devant Jonathan, ce qui laisse à présent deux chaises libres entre eux et le reste du groupe. Il est le seul à se verser un verre de vin, qu'il boit sans dire un mot. Le calme exagéré devient presque risible après un certain temps, mais malgré cela aucune parole plus haute qu'un chuchotement n'est proférée tout au long du repas. Personne n'ose parler de ce qui va suivre, et encore moins de ce qui s'est passé.

Puis enfin, peu avant dix heures on se souhaite bonne nuit, et le groupe se disperse chacun de son côté vers sa chambre à coucher –et Jonathan vers le temple d'Amon Rê, puisqu'il n'a plus de chambre. C'est leur dernière nuit au Manoir.

POSTFACE

L'héritière

Gabriela sursaute au coup de feu soudain et inattendu. Un terrible instant s'écoule –durant lequel elle ne sait quoi espérer. Alors elle voit une forme s'écouler à terre et le bruit d'un corps heurtant de tout son poids la mosaïque du sol. Ça y est. Ils sont morts.

Sa respiration devient difficile; des larmes lui viennent aux yeux. Peut-être est-ce la fumée qui pique sa cornée, laissée trop longtemps découverte; ou bien l'ombre d'un sentiment honorable passant sur son impitoyable cœur. Elle n'ose pas y croire.

Gabriela étouffe un faible sanglot qui ne parvient pas à traverser sa gorge. Elle ne peut détacher ses yeux de la funeste Salle d'Armes; de la pénombre mystérieuse enveloppant le secret de la mort commune de Bryan et de Liv; de l'épaisse fumée expirée quelques secondes encore par le corps maintenant inanimé du sol qu'était sa demi-sœur.

La terrible scène dont elle a été témoin s'imprègne doucement dans la mémoire de la sœur de Liv; et plus les secondes s'écoulent, plus la chose semble avoir été un rêve lointain ou bien une illusion. Le parfum enivrant de la fumée l'emporte dans une nostalgie passagère; la jeune meurtrière vacille, troublée, entre la sombre salle des corps et l'éclairée sortie. Elle hésite encore un moment sur l'attitude à adopter face aux événements; les deux parts de son esprit se livrent à un combat déchirant –son égoïsme contre l'altruisme.

Le destin doit lui avoir souri. Cette fin –triste entretuerie de ses plus dangereux ennemis-, peut être signe d'une voie vers une nouvelle vie. La fortune! Oh, elle était un fardeau; un fardeau dangereux. Liv comptait la tuer, Gabriela en est sûre. Car elle a trop interféré dans ses projets; selon Liv, elle n'aurait pas dû prendre d'initiative seule le soir d'Halloween. C'est la loi de la rue, elle ne peut être blâmée d'avoir réagi, et frappé la première? Et d'ailleurs –qui la blâmerait?

À cette vision naïve et renfermée, ses lèvres grenat, enflées tant elles ont été mordues durant le discours de sa sœur trépassée, s'élargissent en un sourire joyeux. Ses muscles se relâchent et lentement elle fond en une douce torpeur et peut à nouveau décoller ses beaux talons du sol. La traîtresse jouit d'un instant de paix, de sérénité; elle sent déjà l'odeur et le pouvoir de l'argent, la félicité d'une vie oisive paradisiaque.

Ses grands yeux acajou brillent de mille feux. Gabriela avance vers la Salle d'Armes d'un pas incertain, tremblant. Elle parvient avec peine à contenir sa joie. Une fois pénétrée à travers le mur de fumée, dans l'obscurité argentée elle devient un spectre, arpentant un cimetière. La présence des lames pointées vers elle ne l'intimident pas. Pas plus que celles de Bryan et de sa sœur. Son bonheur l'aveugle. Elle inspire profondément la nicotine toxique comme si c'était un parfum.

Avec calme et sang-froid, elle s'arrête devant le portrait de l'ancienne héritière. Elle ne pense pas à détruire le testament compromettant; seule elle sait ce que cache le mystérieux sourire de la fausse Joconde. Alors elle le contemple tout simplement, religieusement, remerciant presque Salem de l'avoir fait installer. Ensuite, après avoir bien apprécié le moment, elle se retourne vers la porte pour ramasser la trousse de premiers soins de la jeune médecin, contenant la lettre d'Albert, déchirée, ensanglantée.

Mais le sourire du destin disparaît aussitôt. Un cri effrayé traverse la gorge de la meurtrière; comme celui qu'elle a poussé le soir d'Halloween en voyant le soldat apparaître sur les lieux de l'attaque (fin du fragments)